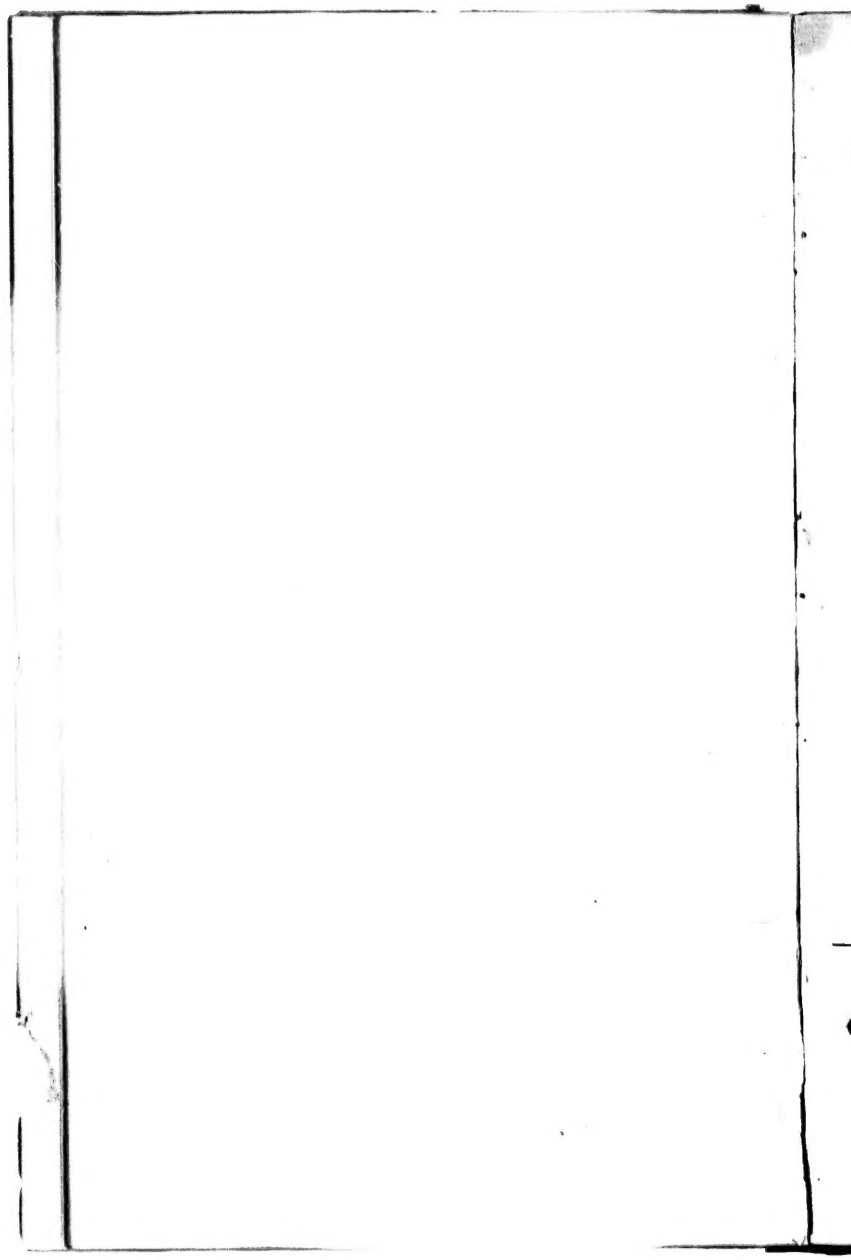


CUI BONO?

OU

EXAMEN

DES

Avantages que les plus grandes Victoires, ou les Succès les plus complets, dans la guerre actuelle, pourroient procurer aux ANGLOIS ou aux AMÉRICAINS; aux FRANÇOIS, aux ESPAGNOLS ou aux HOLLANDOIS:

EN FORME DE

LETTRES

A

MONSIEUR NECKER,

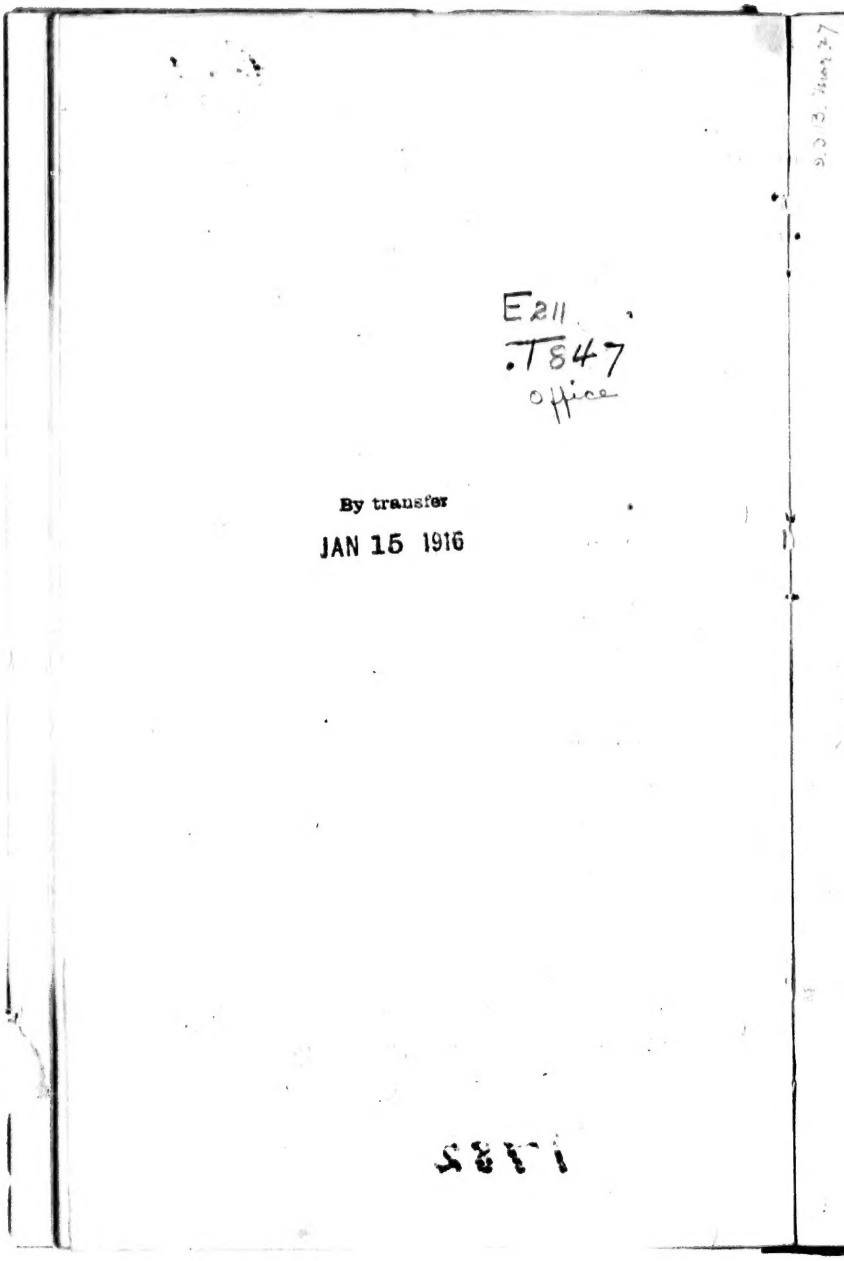
Ci-devant Directeur-Général des Finances de FRANCE.

Par J. TUCKER,

Doyen de GLOCESTER.

ROTTERDAM,
CHEZ BENNET ET HAKE.
MDCCLXXXII.

1782


E211
.T847
office

By transfer
JAN 15 1916

WAR DEPARTMENT
RECEIVED
SEP 7 1895
LIBRARY.

LETTRE I.

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

MONSIEUR,

Un homme, qui, dans des tems auſſi critiques, s'eſt diſtingué dans le poſte épineux & envié de Contrôleur Général des Finances de France, eſt auſſi ſûr d'être attaqué par une foule d'Ecrivains, que défendu par une multitude d'autres. Vous avez éprouvé l'un & l'autre; &, peut-être, êtes-vous maintenant auſſi raſſaſié des flatteries des uns, qu'inſenſible aux critiques des autres. En conſéquence, ſi quelque autre Ecrivain produit encore votre nom aux yeux du public, il eſt tout naturel de penſer qu'il ne fera que répéter ce que vous avez déjà entendu tant de fois. —— Si cependant, Monſieur, il vous plaît de lire ces lettres avec quelques attention, vous y trouverez difficilement quelque choſe de ſemblable à ce qui vous

a paſſé ſous les yeux, & peut-être y verrez-vous bien des choſes qui ne ſeront pas indignes de vos ſérieuſes reflexions.

Comme je ſerois fâché de m'écarter en rien du reſpect qui eſt dû à votre caractere éminent, & comme je ne me propoſe que le bien de l'humanité dans ces lettres, je penſe qu'il n'eſt pas néceſſaire à un inconnu tel que moi, de s'excuſer de la liberté qu'il prend de vous les adreſſer. Permettez-moi de vous obſerver que j'ai été en correſpondance avec M. Turgot, votre prédéceſſeur, durant tout le tems qu'il fut à la tête des finances & après ſa retraite; que je ſuis la même perſonne dont Monſieur Necker lui-même a daigné citer quelquefois les écrits, ſurtout quand le vain projet d'envahir l'Angleterre étoit la matiere générale de toutes les converſations de l'Europe.

Une plus longue apologie ſeroit inutile; c'eſt pourquoi je vais tout de ſuite entrer en matiere, en me tenant en garde, autant qu'il eſt en moi, contre toute partialité nationale & tout préjugé local. Je ne parlerai pas comme Anglois, mais comme citoyen du monde; non comme ayant ſucà avec le lait la haine de la

France, mais comme un ami de toute l'eſpece humaine.

Quelles qu'aient été vos vues particulieres, ſoit d'intérêt, ſoit d'honneur, en publiant votre *Compte rendu*, l'exemple que vous avez donné mérite un éloge univerſel. Il ſeroit grandement à deſirer que, dans tous les Gouvernemens arbitraires, on établît pour loi fondamentale que chaque Miniſtre, à la tête d'un grand département de confiance & de pouvoir, ſeroit obligé de rendre annuellement compte de ſon adminiſtration reſpective ; mais un compte qui pourroit ſoutenir l'épreuve d'un examen libre & impartial; qui ſeroit exempt de ces faux coloris & de ces expoſés infideles dont on vous a ſi fréquemment & ſi expreſſément accuſé, — & dont, pour dire vrai, je crains bien que vous n'ayiez pu vous purger à la ſatisfaction générale.

Mais, ſans prononcer ſur les choſes de cette nature, car je ne veux être ni votre avocat ni votre accuſateur, & ſuppoſant (ce que vous ne deſirez pas non plus de cacher) que le grand objet du Gouvernement ſous lequel vous vivez, en ordonnant de rendre votre Compte public,

a été de montrer à l'Univers qu'il reſtoit encore tant de reſſources à la *France*, qu'elle viendroit à bout d'épuiſer & ruiner totalement l'Angleterre dans le cours de cette guerre — je veux bien, en paſſant, vous accorder que tout a réuſſi ou réuſſira ſuivant les deſirs les plus ardens du *François* le plus ſuperſtitieuſement attaché à ſa patrie. La Pauvre *Angleterre* n'eſt plus ! *Non modo delenda, ſed penitùs deleta eſt Carthago.* Bref, les Lis de France, ainſi que les Aigles de Rome, triomphent partout.

Fort bien, Monſieur, après tant de dépenſes & de peines, après tant de tracas & de confuſion, après des victoires tant de fois répétées & une réputation immortelle, — voulez-vous permettre que nous prenions un peu de répit? — Et, puiſque les *François* ont élevé leur nation au faîte de la gloire, trouvez-bon que nous nous arrêtions un peu pour promener nos regards ſur une perſpective auſſi étendue. — C'eſt-là toute la faveur que je demande : en me l'accordant, j'eſpere que l'on ſe *fera* d'abord un tableau, (car nous ne nous ſommes pas encore *occupés* de cet objet) de ce qui réſulteroit infailliblement de ces grandes révolutions, ſi

ardemment déſirées aujourd'hui par tous les *François*, ſi la Providence permettoit qu'elles euſſent lieu.

C'eſt là aſſurément un objet important pour la proſpérité & le bonheur de l'humanité, & mon deſſein eſt d'en traiter dans la lettre ſuivante. En attendant, j'avoue que je ſuis fortement tenté d'ajouter quelques mots ſur la conduite inſenſée des *Anglois*, mes concitoyens dans le guerre précédente; ce ſera un avis ou un *Memento* pour les politiques à venir.

Il y a trente ans, à peu près, que nos Colons en *Amérique* étoient au moins cinquante fois plus nombreux que la poignée d'hommes qui pouvoient les envahir du *Canada*. —— Je dis que quand ces cinquante intrépides héros, d'origine vraiment *Angloiſe*, feignoient de craindre un ſeul *François*, —— le bon ſens auroit pu auſſi nous inſinuer l'expédient de nous arrêter un peu à examiner les faits, *particulièrement ceux qui concernoient le commerce de fourrures*, avant d'entreprendre avec impétuoſité les hoſtilités ſous d'auſſi foibles & frivoles prétextes. —— Enfin, le ſens commun auroit dû nous dire que ce ſeroit

une mauvaiſe politique d'affranchir de tout contrôle ces turbulentes & factieuſes Colonies (ſi nous penſions qu'elles valuſſent réellement la peine de les garder) & de les mettre dans le véritable état d'indépendance qu'elles avoient toujours deſiré & auquel elles n'avoient ceſſé un moment de prétendre. — Je dis que le ſens commun auroit dû nous inſpirer toutes ces choſes, ſi nous n'euſſions pas dédaigné de prendre l'avis d'un tel Conſeiller. Je dis plus: — il y eut dans ce tems un homme qui repréſenta vivement l'abſurdité, pour ne pas dire l'injuſtice, de ſemblables procédés. — Il montra, avec une évidence qu'on ne s'aviſa pas même de conteſter, que les Américains n'avoient pas expoſé des raiſons ſuffiſantes pour que nous nous embarquaſſions dans une guerre à leur conſidération; — & que leurs prétendus dangers, ou d'être pouſſés dans la mer, ou d'être pris entre deux feux (cris & clameurs répétés conſtamment alors dans tous nos papiers publics) n'étoient qu'impoſtures & grimaces. — Et, ce qui eſt au-deſſus de tout, il offrit de prouver par les livres des douanes *angloiſes*, d'entrée & de ſortie, ou d'exportation & d'importation, que la quantité des fourrures tranſportées d'*Amérique* en *Angleterre*, étoit preſque *Double* de

la quantité qui l'avoit été antérieurement, au lieu d'avoir éprouvé de la diminution par le monopole des *François*, comme on l'aſſuroit. Lors même que je ſerois forcé de convenir que ce monopole auroit eu lieu, encore ſeroit-ce quelque choſe de nouveau dans les annales du monde qu'une grande nation & un peuple civiliſé eût fait la guerre à une autre nation, parce que celle-ci avoit acheté quelques peaux de chats, de renards, de blaireaux & autres vermines pareilles, plus que celle-là. — Enfin, la même perſonne ſe hazarda de prédire, dans les termes les plus formels, que l'expulſion des François des établiſſemens ſitués derriere nos Colonies, ſeroit pour celles-ci un ſignal de projeter une révolte générale. — Mais hélas! il prêchoit aux vents & aux flots. — Quelques-uns dédaignerent de répondre à ſes lettres; d'autres lui dirent que les Colons Américains étoient meilleurs juges de leurs propres dangers, qu'il ne pouvoit prétendre l'être lui-même; — que c'étoit une lâcheté, un ſcandale, une choſe deſtituée de tout fondement de leur ſuppoſer l'idée de vouloir ſe rendre indépendans, & de méditer des projets de rébellion. — Bien plus encore: il y eut des gens, & le nombre n'en étoit pas petit, qui dirent poſitive-

ment qu'il n'y avoit qu'un eſpion déguiſé, & un ſalarié de la Cour de *France* qui pût avoit l'idée de répandre de ſi odieux ſoupçons contre les meilleurs & les plus loyaux ſujets, les fideles *Américains*. Vous, Monſieur, qui vous plaignez avec tant de raiſon que les différentes penſions en *France* montent à l'énorme ſomme de 28 millions de livres tournois, ou environ, 1,272,727 livres ſterlings; vous, dis-je, pouvez déclarer mieux que perſonne ſi, dans la longue liſte des faux patriotes *Anglois* & des penſionnaires *François*, vous avez trouvé le nom de TUCKER.

A préſent que nous avons devant les yeux un exemple recent d'événemens déplorables qui auroient pu être prévenus en y réfléchiſſant de ſang-froid & à propos, il eſt à préſumer que nous ne jouerons plus comme auparavant le rôle de peuple aveugle & en délire; —— mais que les Puiſſances belligérantes prendront leçon du paſſé, & conſidéreront, avant qu'il ſoit trop tard, quels ſeroient les effets de ces querelles terribles qui leur ont mis les armes à la main, quand même elles ſeroient ſuivies de l'éclat & du ſuccès le plus brillant que leur eſprit ambitieux peut attendre ou déſirer.

C'eſt avec ces ſentimens & l'eſtime due a vos rares talens, que j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & obéiſſant
Serviteur

V. T.

LETTRE II.

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

MONSIEUR,

La premiere lettre n'ayant été qu'un ſimple préambule, je vais actuellement entrer en matiere. Voici donc la pauvre *Angleterre* ſur le point d'être ſubjuguée par les forces combinées de la *France* & de ſes alliés! Il peut ſe faire, à la vérité, qu'elle ne ſoit pas conquiſe au point de devenir une province de l'Empire *François*. —— Peut-être, n'eſt-elle pas ruinée au point d'être réduite à la banqueroute, & à faire la plus mépriſable figure dans le monde politique & parmi les nations commerçantes. —— Ou, ſi vous préférez une dépendance abſolue à une dépendance partielle (la différence entre ces deux conditions n'eſt pas ſi eſſentielle, qu'on ne puiſſe l'accorder par forme de raiſonnement) l'*Angleterre* n'eſt donc

plus un Etat indépendant, mais une Province de *France* qui ſera gouvernée par le Vice-Roi du *Grand-Monarque*. Pouvez-vous en demander davantage ?

Hé bien, que réſultera-t-il de ce grand changement ? — & quels effets opérera cette grande révolution dans le cours du commerce & dans le ſyſtême politique ? Quant au *commerce*, il eſt évident juſqu'à la démonſtration que, ſi l'on demandoit à un négociant ou à un marchand s'il ſeroit de ſon intérêt que les plus riches de ſes pratiques, & ceux qui paient le mieux, fuſſent réduits à la banqueroute & à la mendicité, ſa réponſe ſeroit des plus laconiques; &, peut-être auſſi, ſeroit il tenté de vous demander à ſon tour: — „ Votre deſ-„ ſein, Monſieur, eſt-il d'inſulter à mon ju-„ gement ou de manifeſter votre ignorance „ en me faiſant une queſtion ſi ridicule ?" Mais il ſemble que les nations doivent ſuivre des regles & des maximes de négoce & de commerce différentes, & même totalement contraires à celles des individus. Les Corps politiques doivent d'abord faire tous leurs efforts pour appauvrir leurs chalands; ils commerceront enſuite avec eux, & c'eſt là la marche

la plus ſage. Ce qui auroit été le comble de la folie & de l'abſurdité, pour ne pas dire de l'inconduite & de la perverſité, dans un cas, doit être conſidéré, dans un autre, comme le chef-d'œuvre de la prudence, de la prévoyance, de la pénétration, ou de tout ce qu'il vous plaira. —— Commençons donc ici nos comptes, & ouvrons nos livres de dettes & de créances entre deux nations commerçantes.

Les *Anglois*, quand ils formoient un grand & riche peuple, achetoient des quantités très-conſidérables des meilleurs vins & eaux de vie que la *France* puiſſe produire, & il eſt connu qu'il n'y avoit point de meilleurs chalands qu'eux puiſqu'il payoient argent comptant, quand ils ne payoient pas d'avance. —— Qu'on réduiſe ces marchands à une extrême miſere, à la derniere indigence, —— ſans doute qu'ils achetteront plus de vin & d'eau de vie qu'ils ne faiſoient, & qu'ils feront de meilleurs chalands qu'ils n'avoient été par le paſſé. —— Voilà de la pénétration ! Voilà de la ſagacité.

De plus, quand les *Anglois* étoient dans un état proſpere & floriſſant, ils étoient exceſſi-

vement vains & faſtueux. Leurs femmes particulierement, comme il eſt naturel au ſexe, ſe diſputoient à l'envi à qui rafineroit ſur la parure. Cela faiſoit qu'ils achetoient (& leur opulence les mettoit en ce cas) les ſoies & les velours les plus riches, ainſi que les galons d'or & d'argent les plus élégans qui ſe fabriquoient en *France*; car on ne trouvoit jamais rien de trop cher pourvu que cela vînt de votre pays. En un mot, on ſe régloit ſur les modes *Françoiſes* pour l'habillement; on ne vouloit pas de ragoûts qui ne fuſſent accommodés par des cuiſiniers *François*, & l'on croyoit que, pour apprendre les regles de la politeſſe & de l'honnêteté, il étoit indiſpenſable d'avoir des marchandes de mode, des friſeurs, des tailleurs & des maîtres de danſe *François*. —— Mais quand ce tems ſi heureux, ſi ardemment deſiré ſera venu, où *l'Angleterre* aura été dépouillée de toutes ſes richeſſes, ſans doute que ces bons chalands de *jadis* achetteront une plus grande quantité d'étoffes d'or & de ſoie, plus de galons d'or & d'argent, & plus de toute autre choſe qu'ils ne faiſoient auparavant, parcequ'ils n'auront point d'argent pour payer: & toute cette racaille de cuiſiniers, de friſeurs, de marchandes de mode, de tailleurs

&c. &c. ſe trouveront extrêmement heureux de travailler *gratis* pour les pauvres *Anglois*. — Voici encore une autre preuve d'une ſageſſe conſommée & d'une profonde pénétration.

Deux mots encore, & j'ai fait. . . . Vous obſervez dans votre *Compte rendu* (*) que les étrangers qui voyagent en *France* n'y importent pas moins de 30,000,000 de livres tournois, par an, ce qui fait 1,363,636 livres ſterlings, & vous regardez cela comme une ſi grande acquiſition pour la France, (j'avoue que je penſe différemment) que vous dites avec une eſpece de tranſport au Roi, votre maître, que l'argent dépenſé par ces voyageurs eſt une des branches les plus lucratives de commerce en ce Royaume. Que cela ſoit ou non, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la moitié de cette ſomme énorme, pour ne pas dire les deux tiers, eſt de l'argent *Anglois* que dépenſe en *France* cette eſpece d'êtres que vous décorez du titre de *Milords* & *Miladies*. Lors donc que ces Lords & ces Ladies de nouvelle fabrique, qui ont à préſent plus d'argent que d'eſprit, ſeront réduits ſi bas qu'ils n'auront pas un *ſou* dans leurs poches, je vous

(*) P. 96.

laiſſe à deviner à quel point s'étendra envers eux la politeſſe *Françoiſe* tant à Paris que dans les Provinces; — & comment ſeront accueillis ces étrangers ſans le ſon. Je pourrois ajouter encore bien des choſes; mais aſſurement j'en ai aſſez dit pour ce qui concerne le négoce ou le commerce. . . . Je vais donc paſſer à un autre ſujet, celui de la *Politique*. Quant aux avantages qui doivent réſulter de la grande révolution qu'on eſpere, quelque choſe qu'il arrive, elle opérera de grands changemens dans le monde tant politique que commerçante.

Le grand grief des Colonies & le ſujet douloureux de leurs complaintes, étoient de n'être pas gouvernés à la *Monſieur* LOCKE; car, pour leur rendre juſtice, ils ne ſe plaignoient guere que de cela. Ils ne prétendoient pas dire que la taxe d'un demi-ſou ſur les papiers-nouvelles en premier lieu, & l'impoſition de trois ſous ſur le thé en ſecond lieu, fuſſent des charges inſupportables en elles-mêmes. Mais tout leur grief étoit de recevoir des loix & d'être taxés par le Parlement de la *Grande-Bretagne* & non par leurs Aſſemblées *d'Amérique*. „ Car un homme, tout homme, tout

„ être moral, ſuivant la loi immuable de Dieu
„ & le cri de de la nature primitive, eſt né
„ libre & doit demeurer tel, auſſi longtems
„ qu'il lui plaît, parcequ'il n'eſt ſujet d'uncun
„ gouvernement, juſqu'à ce qu'il ait choiſi la
„ ſociété-particuliere à la quelle il veut ap-
„ partenir. Il a donc le droit inaliénable de
„ ſe taxer, de ſe gouverner & de ſe contro-
„ ler lui-même. Il n'y a qu'un avocat de la
„ tyrannie & un ennemi déclaré des libertés
„ de l'eſpece humaine qui puiſſent ſoutenir le
„ contraire."

A préſent, Monſieur, que vous ſçaver que tel eſt le langage de M. Locke & de tous ſes diſciples, & plus ſpécialement des *Américains* qui ont fait de ces maximes le fondement de la guerre actuelle & de toutes les miſeres qui s'en ſont ſuivies & s'en ſuivront; — je vous demande au nom du ſens commun: que vous en ſemble? Souhaiteriez-vous réellement que ces principes deſtructifs, qui ramenent les hommes à l'égalité ſerviſſent de regle à la politique en *France*? — Si cela étoit, que deviendroit le titre de votre Prince régnant? Quel droit auroit Louis XVI ſur chaque Province de ſes domaines? D'ailleurs, ſi les *François* —

je

je devrois dire, les *Françoiſes*, (car, malgré votre loi ſalique, les Dames ſont les juges ſuprêmes de ce qui eſt bien ou mal en matiere de politique en *France*, & je ſuis bien informé que la *manie des Républiques* eſt à préſent du bon ton) je dis donc que ſi ces Dames ſémillantes qui dirigent le goût, apprenoient des *Américains*, que toutes les taxes ſont des dons gratuits que l'on peut refuſer à ſon gré, & qu'il n'y a point de loi obligatoire, ſi le peuple n'y a conſenti, — & encore, que chaque individu a un droit naturel & inaliénable d'inſiſter ſur le rétabliſſement de ces privileges, & de tirer une vengeance exemplaire des infracteurs; qu'auriez-vous à dire pour vous-même? Comment pourriez-vous échapper à l'indignation générale, vous qui avez donné au Monarque tant d'éloges qui auroient dû être adreſſés à ſes maîtres, au PEUPLE. — Vous, qui avez inſinué, & même plus qu'inſinué, que, quelles que fuſſent les réformes que vous vous propoſiez de faire, elles devoient être reçues, par les ſujets avec la plus vive reconnoiſſance comme des graces & des faveurs, & non comme des choſes qu'ils avoient droit de demander & de forcer leur Prince à leur accorder? De plus, vous êtes convenu vous-

même que le ſyſtême de taxation ſur lequel vous avez fait bien des remarques, eſt un ſyſtême très-mauvais, étonnamment abſurde & très-ruineux ; qu'à le bien conſidérer, on a peine à voir en quoi il eſt ce qu'il devroit être, tant pour aſſeoir l'impôt que pour le percevoir & l'employer. Après une confeſſion auſſi franche, comment Monſieur NECKER, ou quelque autre Miniſtre de *France* qui a favoriſé le Docteur FRANKLIN & ſoutenu ſa cauſe, pourroit-il répondre aux remontrances les plus vives des Parlemens de France, ou aux outrages les plus violens du peuple, lors même qu'ils éclateroient en révoltes ? — Ou bien, nous direz-vous que les *François* n'ont pas un droit auſſi juſte de ſecouer le fardeau des taxes nombreuſes & abſurdement compliquées ſous leſquelles ils ont ſi longtems gémi, qu'avoient les *Américains* de ſe révolter contre le Gouvernement *Anglois* à cauſe d'une taxe d'un demi-ſou ſur les papiers publics & de trois ſols ſur des objets de luxe importés de l'étranger. — Peut-être direz-vous, & je penſe que c'eſt la ſeule choſe qui puiſſe être dite avec quelque apparence de vérité, qu'il importe peu quelle opinion adoptent les *François* dans la *théorie*, pourvu qu'il y ait

deux cents mille bayonnettes pointées ſur leur poitrine pour les diriger dans la *pratique*. Soit; mais, après tout, c'eſt bien là l'outrage le plus cruel qu'on puiſſe faire à un peuple opprimé qui n'oſe ſe venger, mais ce n'eſt pas une excuſe pour ceux qui tiennent une pareille conduite envers lui. — Et aſſurément, donner aux hommes des leçons de révolte & enſuite les punir s'ils ſe mettent en devoir de ſe révolter, on peut dire que c'eſt là le caractere du plus pervers des êtres, dont l'emploi, dit-on, eſt d'abord de tenter & enſuite de punir. Au reſte, Monſieur, les plus fins politiques de vous tous pourroient bien ſe tromper ſur le réſultat final de toutes ces choſes; car les hommes d'Etat devroient ſe rappeler qu'il y a des conjonctures critiques, dans les pays même les plus deſpotiques, où le Gouvernement doit céder aux cris d'une populace furieuſe & lui livrer comme victime les délinquans ſuppoſés, pour l'appaiſer, & éviter ſoi-même d'être ſacrifié. — Cela étant, quelle peut être l'intention actuelle du Cabinet de *Verſailles* en épouſant la cauſe des *Américains* ? A préſent qu'il y a tant de matieres combuſtibles accumulées de toutes parts dans les eſprits des François, êtes-vous réſolu d'y met-

tre le feu & d'attiſer les flammes, afin de montrer enſuite combien vous avez d'adreſſe pour les éteindre? Quelle étrange conduite!

Mais en ſuppoſant que ces idées enthouſiaſtes touchant la nature du Gouvernement, que le Miniſtere *François* a répandues partout, n'occaſionneroient point de rebellion ou d'autres troubles publics, — il y auroit un autre mal à appréhender, que vous, auſſi bien que les Miniſtres, ne paroiſſez maintenant, nullement prévoir: — le mal dont je veux parler, c'eſt une perte continuelle & une émigration ſans fin des *François* en Amérique, des *François* qui ſurement ne réſiſteront pas aux invitations flatteuſes qu'on leur fera de venir s'y établir. Quand on dira au petit peuple de quelque pays que ce ſoit de l'*Europe*, qu'il peut avoir en *Amérique* des terres pour rien; — qu'il y ſera ſon propre Seigneur; — qu'il y ſera exempt de vaſſelage, de ſervices de toute eſpece, n'ayant ni dixmes, ni rentes, ni taxes à payer; enfin, qu'il ſera libre d'y faire ce qui lui plaira; ce qui étoit à peu près le cas des *Américains* avant la guerre actuelle; y aura-t-il lieu d'être étonné qu'on accoure en foule dans un tel pays? Et l'émigration ne ſera-t-elle pas

d'autant plus grande que la communication ouverte entre les deux pays ſera plus libre par l'arrivée des vaiſſeaux *Américains* en *France* & des vaiſſeaux *François* en *Amérique*, & par la correſpondance perpétuelle qu'ils entretiendront les uns avec les autres ? — Pouvez-vous vous promettre que vos nouveaux alliés ne trouveront pas quelque prétexte pour attirer de *France* un grand nombre des bras les plus utiles, pour défricher leurs déſerts? Eſt-il un ſeul exemple où ils n'aient pas uſé de ces artifices, quand ils ont eu le pouvoir & l'occaſion de les mettre en pratique? Nommez-en un, ſi vous le pouvez. — Ce n'eſt pas encore tout : quand on conſidere que de toutes les nations, la nation *Françoiſe* eſt la plus inconſtante & celle qui a le plus de penchant a quitter ſon pays pour aller chercher fortune, de bonne foi, ne faut-il pas qu'il y ait en vous tous du délire, ou quelque autre choſe de pire, pour encourager en votre peuple une diſpoſition qui déjà n'étoit que trop forte, en lui préſentant des appas pour lui faire abandonner ſon pays & aller s'établir en Amérique ? Voilà donc cette ſageſſe rafinée ! Voilà donc cette ſaine politique ! Que je ſuis malheureux de n'y comprendre abſolument rien !

Il eſt cependant, Monſieur, une circonſtance dans votre *Compte rendu* qui mérite les remercîmens de tout honnête homme, de tout bon patriote, *François* ou *Anglois*. C'eſt l'expoſé fidele que vous préſentez dans vos deux Etats des revenus de la *France*, de la maniere arbitraire, partiale & inégale, de les aſſeoir ou percevoir, & de vos honnêtes, quoique infructueux efforts pour faire diſparoître les inconvéniens qui réſultent de leur tendance deſtructive. Un *Anglois* auroit eu peine à s'imaginer qu'il pût exiſter des abſurdités auſſi frappantes qu'un vingtieme ou cinq pour cent. D'un côté, la taxe ſur les profits de l'induſtrie & du travail; —— d'un autre côté, la taille & la capitation ſans rien de fixe pour les régler, laiſſent la carriere libre à l'arbitraire & au caprice. —— Il ne peut entrer dans la tête d'un *Anglois* que les impôts ſur les biens, que l'on paye dans un bureau ſitué à côté d'une montagne, d'une riviere, d'un ruiſſeau, d'un foſſé, d'un mur, d'un chemin, d'une rangée d'arbres, ſoient totalement différens de ceux qu'on paye dans un bureau ſitué de l'autre côté, dans le même Royaume. —— Un *Anglois* trouveroit bien étrange que le gros & menu bétail, engraiſſé pour l'uſage de la capi-

tale, dût être d'abord mené à quelque ville voiſine pour y être taxé, avant qu'il fût permis de le tuer & le porter au marché. —— Mais rien ne le choqueroit autant que la penſée ſeule que le ſel (cette denrée de premiere néceſſité, dont il eſt preſque impoſſible d'abuſer, & qui par conſéquent ne peut être un objet de luxe) fût plus de trente fois plus cher dans une place ou un canton, que dans un autre, quelquefois adjacent, à cauſe de l'inégalité extraordinaire des taxes reſpectives. Ce ſont là des choſes qu'un *Anglois* n'auroit pu concevoir. — Il ne ſe ſeroit pas imaginé non plus, qu'à cauſe de cette différence de taxe, on pouvoit employer tant de milliers de perſonnes dans tous les cantons de la France, comme Officiers des douanes de l'intérieur du Royaume, pour empêcher qu'on ne fraude les droits en portant cette denrée d'une Province dans une autre —— tandis qu'une taxe égale & juſte, ſemblable partout, comme en *Angleterre*, eût épargné la dépenſe de ces ſortes d'hommes. — J'avoue, Monſieur, que, quelques efforts que j'euſſe faits, je n'aurois jamais pu faire ſentir à mes concitoyens l'heureuſe différence entre eux & les *François*, leurs voiſins, dans le grand article de la taxation, ſi votre *Compte rendu* ne m'eût fourni le

moyen de le faire. Je me fais un vrai plaiſir de publier que c'eſt une obligation que je vous ai.

Enfin, comme vous avez auſſi obſervé qu'on ne peut changer ou corriger qu'en tems de paix cette partie barbare de la conſtitution *Françoiſe* (ce ſont vos propres termes) j'unis ſincerement mes vœux les plus ardens aux vôtres, pour que ces tems de tranquillité ne tardent pas à venir. Bien plus, j'ajouterai, & peut-être en ſerez-vous ſurpris, que j'eſpere pouvoir vous prouver, dans ma prochaine lettre, que la Grande-Bretagne eſt auſſi réellement intéreſſée à ce que la *France* ſoit un pays riche, & non pas pauvre, auſſi bien que j'ai déjà prouvé que les grandes richeſſes de l'*Angleterre* ſont avantageuſes à la *France*.

En attendant, j'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble & obéiſſant
Serviteur

V. T.

LETTRE III.

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

MONSIEUR,

Je ne veux pas faire au bon ſens de Monſieur NECKER un auſſi mauvais compliment que ſeroit celui de ſuppoſer qu'il ne ſeroit pas convaincu qu'il eſt du véritable intérêt de la France d'avoir dans l'*Angleterre* une riche & non une pauvre pratique. Tournons à préſent la médaille: conſidérons la *France* comme une pratique pour la *Grande-Bretagne*. Et ſi nous trouvons dans cette nouvelle queſtion le même degré d'évidence que nous avons trouvé dans l'autre, — il faudra convenir qu'on ne doit attribuer qu'à une *démence nationale* l'antipathie qui ſubſiſte entre deux nations dont les vrais intérêts ſont inſéparablement les mêmes.

En ſuivant notre hypothéſe, nous devons

ſuppoſer maintenant l'*Angleterre* victorieuſe partout; ſes flottes ſe promenent triomphantes ſur mer, & ſes armées de terre ſont couronnées de lauriers; tandis qu'une continuité de déſaſtres ou de bévues, une mauvaiſe diſcipline, un mauvais choix de Généraux, une lâcheté ou des étourderies, ou tout ce qui vous plaira, ont réduit la France à la derniere détreſſe. Beaucoup d'*Anglois*, pour dire vrai, ſeroient ravis d'un pareil événement, & le regarderoient comme une heureuſe époque, d'où ils croiroient devoir dater leur grandeur & leur proſpérité nationale; car tous les pays abondent en demi-ſavans, qui ont plus de zele que de lumiere; & il n'y a, pour ainſi dire, pas ſur le globe de ſol & de climat plus ſingulierement adapté à la propagation des politiques ſuperficiels & à tête creuſe, que l'*Angleterre*.

Parmi les différentes erreurs qui ont troublé les eſprits & perverti le jugement d'une grande partie des hommes, il n'en fut jamais de plus fatales à la tranquillité & au bonheur du monde que la ſoif des conquêtes — & la jalouſie du commerce. Je ne m'arrêterai pas pour le préſent à la premiere de ces funeſtes paſſions; j'en ai déjà parlé avec franchiſe dans mes diffé-

rentes productions, & probablement j'en dirai encore quelque choſe avant de terminer celle-ci. — La *jalouſie de commerce* eſt donc le grand objet qui va nous occuper. La *France* & l'*Angleterre* ſont rivales de commerce, l'*Angleterre* eſt *jalouſe*. Que convient-il donc de faire dans une ſi fâcheuſe conjoncture? A quel point doit être ſoufferte ou reſtreinte cette malheureuſe paſſion? La ſatisfera-t-on aux dépens de la paix & du bonheur de l'humanité? — Ou bien faudra-t-il la diriger & la conduire de maniere qu'elle contribue au bien public?

Après avoir conſidéré & reconſidéré cet objet, je ne puis imaginer que trois moyens à employer dans la conjoncture préſente. — Le premier, c'eſt de ſatisfaire au ſuprême degré cette paſſion fatale, en prenant au colet tout *François*, quelque part qu'on le rencontre, ſur mer & ſur terre, pour le crime impardonnable de faire de meilleurs ouvrages & de les vendre à plus bas prix que les *Anglois*. — Le ſecond eſt une ſuite du premier; ſavoir, de caſſer la tête à tout chaland qui oſera acheter de pareils ouvrages au lieu de s'adreſſer à une boutique *Angloiſe* pour les avoir. — Le troiſieme eſt de faire nous-mêmes de meilleurs

ouvrages & de les vendre à un moindre prix; c'eſt ainſi que nous dirigerons les ſources du commerce à notre profit, ſans faire violence à nos voiſins.

Il n'y a point de peuple ſur la face du globe qui oſât adopter ouvertement les deux premiers de ces moyens. — Cependant il eſt bien à craindre que des motifs peu différens aient une ſecrette influence ſur la conduite du genre humain, conſidéré ſoit en corps de nation, ſoit individuellement; & c'eſt probablement ce que l'on verroit, s'il ſe montroient tels qu'ils ſont, ſans artifice ni déguiſement.

Mais, heureuſement pour la tranquillité du monde, ces motifs ſont trop mauvais pour être adoptés ouvertement; ils ſont auſſi trop dangereux pour qu'on ſe permette de ſuivre la voie ordinaire, parce qu'ils cauſeroient ſurement la deſtruction des deſtructeurs eux-mêmes; il n'y a donc que le troiſieme moyen qui ſoit praticable; ſavoir, de tâcher de faire de meilleures marchandiſes & de les vendre à plus bas prix que nos rivaux. C'eſt donc là, Monſieur, non-ſeulement ce que nous autres *Anglois* devons faire; mais je certifie que c'eſt

là ce que nous faiſons actuellement à divers égards, comme je vais le prouver. — En conſéquence, notre jalouſie contre les *François* n'eſt que plus déraiſonnable & plus abſurde.

Je tirerai ma premiere preuve de votre propre pays, la *Suiſſe*. Car s'il y a quelque endroit où les manufactures de *France* ſoient cenſées devoir l'emporter ſur celles d'*Angleterre*, à cauſe du voiſinage des deux pays, ce doit être dans le vôtre qui n'eſt ſéparé de la *France* par aucune mer & même par aucune terre. Et cependant, Monſieur, vous ſavez très-bien que dans toutes les branches de commerce de métaux, comme plomb, étain, cuivre & airain, fer & acier, les manufactures *Angloiſes* ont une ſupériorité univerſelle, & que dans pluſieurs articles d'étoffes de laine & mélangées, de coton, de velours de coton, de camelots &c. &c. Les *Anglois* ſont plus que de niveau avec les *François* dans tous les marchés, depuis le lac de *Genéve* juſqu'au lac de *Conſtance* & juſqu'à *Baſle* ſur le *Rhin*. Pour ce qui eſt des toiles peintes, des mouſſelines & de toutes les ſortes de marchandiſes des *Indes Orientales*, de même que des tentures de papier, meubles de différentes eſpeces, coliſi-

chets & babioles diverſes, enfin des inſtrumens de mathématique & de chirurgie de toutes les ſortes, il eſt certain que les *François* peuvent à peine ſoutenir la concurrence avec les *Anglois*, pour la bonté & le bon marché de toutes ces choſes. Voici, Monſieur, ma premiere preuve. Vous avouerez ſurement qu'elle porte la conviction avec elle, autant qu'il eſt poſſible.

Mais, en ſecond lieu, j'interpellerai ici l'*Amérique* elle-même, & je la forcerai à ſervir de témoin ſur le même article. Longtems auparavant que nos *féaux & bien-amés* Colons ſe fuſſent ouvertement déclarés indépendans, ils ſe préparoient ſecrettement à ce grand événement. D'année en année ils emmagaſinoient de plus fortes proviſions des marchandiſes qui ne ſont pas ſujettes au dépériſſement, & qui peuvent être miſes en magaſin ſans perte ni dégât: & durant les deux années qui précéderent immédiatement leur fameux plan de non-importation, ils déployerent leur crédit au dernier degré & firent les plus grands efforts pour accumuler autant qu'ils purent de toutes les ſortes de marchandiſes *Angloiſes*. Malheureuſement pour ce pays trop crédule, ils réuſſirent

trop bien dans leurs ſpéculations & contracterent des dettes à la concurrence de quatre millions de livres ſterling. Ils leverent enſuite le maſque, &, comme nation commerçante, menacerent juſqu'au fond de notre exiſtence, ſi quelqu'un de nous oſoit exiger qu'ils contribuaſſent aux dépenſes générales qu'ils avoient occaſionnées. „ Le commerce des Colonies, „ Monſieur, étoit le commerce par excellence; „ tous les autres en comparaiſon n'étoient rien, „ ou preſque rien. Sans les Colonies la pauvre „ *Angleterre* auroit été ruinée; les ports de „ *Londres, Briſtol, Liverpool, Glasgow* &c. &c. &c. „ ſeroient devenus déſerts, — toutes nos manufactures de *Birmingham*, de *Wolverhampton*, de *Mancheſter*, *Leeds*, *Halifax* & tous „ les endroits où il ſe fabrique des étoffes, ſeroient reſtés ſans beſogne, & l'on auroit vu „ l'herbe croître dans les rues." — Tous ces malheurs nous ſeroient ſurement arrivés, ſi les Colons *Américains* n'euſſent pu jouir paiſiblement des mêmes privileges que nous & de bien d'autres encore; — ſi leurs propriétés n'euſſent été défendues; ſi l'on ne ſe fût battu pour eux ſur terre & ſur mer; ſi l'on n'eût fourni de quoi ſubvenir aux dépenſes de leurs guerres, ſans qu'ils fuſſent obligés de payer un ſchelling

au-delà de ce qu'ils auroient-eux-mêmes accordé de bonne volonté.

Les *Américains* ayant ainſi contracté une dette de quatre millions de livres ſterling, & en même tems enveloppé la Mere-Patrie dans une nouvelle dette de plus de cinquante millions employés à leur défenſe, ils commencerent à ſe montrer ſur la ſcene avec moins de réſerve. Leur premier plan fut d'établir des manufactures qui fuſſent à eux, en concurrence avec les nôtres, & de faire venir des marchandiſes de France, de Hollande & de tout autre pays, afin de ſe paſſer des nôtres. Alors c'étoit fait de nous! Notre arrêt étoit prononcé! Nous étions perdus ſans reſſource!

Hé bien, Monſieur, après avoir eſſayé & *reſſayé* tous ces moyens, qu'en eſt-il réſulté? aucun preſque n'a réuſſi, — & le commerce, après quelque interruption a retourné en plus grande partie dans ſon premier canal. Bien plus: des navires *François* & d'autres navires neutres, furent (auſſi longtems que pouvoit être jouée la farce de la neutralité) employés à porter des marchandiſes de la *Grande Bretagne* à ſes Colonies rebelles. — De ſorte que nos

nos Colons *Américains*, jadis nos chalands, & devenus actuellement nos ennemis les plus acharnés, au lieu de se fournir dans leurs propres magasins, ou de tirer des marchandises des autres pays, se sont vus obligés, pour leur propre intérêt, de revenir encore aux manufactures d'*Angleterre*, — & cela en payant au moins quarante pour cent de plus qu'ils n'auroient fait s'ils fussent restés fideles, & si quand ils étoient bien, ils eussent mieux sçu le connoître.

Après ces deux exemples tirés de la *Suisse* & des Colonies, j'espere que vous ne demanderez pas d'autres preuves pour confirmer ce point; — je me flatte même que les lecteurs, *François* & *Anglois*, sont à présent parfaitement convaincus qu'il y a différentes sortes de marchandises *Angloises*, & à beaucoup meilleur marché & beaucoup plus désirables en elles-mêmes que celles de *France*; conséquemment que nous ne devons pas être effrayés de cet épouvantail, pas plus que nous ne devons craindre la concurrence des *François*, du moins pour les articles dont j'ai parlé ci-dessus.

La chose étant ainsi, il ne seroit assuré-

ment pas incroyable que les marchandiſes *Angloiſes* ne perçaſſent en *France* & que les *François* ſe priſſent d'un amour particulier pour elles. Que ces marchandiſes ſoient à beaucoup *meilleur marché*, c'eſt une choſe que j'ai déja fait voir par une ſuite de preuves inconteſtables; d'un autre côté, qu'elles ſoient plus *deſirables* en elles mêmes, c'eſt-à-dire mieux faites, plus convenables pour l'uſage, plus élégamment finies, & en général mieux émaillées ou mieux polies, c'eſt une choſe avouée de tout le monde, & plus particulierement par nos ingrats Colons qui auroient été les derniers de tous les hommes à donner la préférence aux manufactures *Angloiſes*, s'ils euſſent cru trouvor mieux à ſe pourvoir ailleurs.

Les principes de *bon marché* & de *bonté* intrinſeque étant ainſi établis, il ne falloit pas d'autres motifs pour recommander l'uſage des marchandiſes *Angloiſes* à quelque nation que ce ſoit, à moins qu'elle ſoit trop pauvre pour les acheter. A ces deux motifs j'en ajouterai un troiſieme qui opere ſur la nation *Françoiſe* avec une force & une énergie extraordinaire; c'eſt la *nouveauté*, la *variété* & les *apparences*.

Le desir d'être *distingué* est surement une passion universellement gravée dans la nature humaine, & qui peut également servir à de bons & à de mauvais objets, suivant qu'il est appliqué; mais je pense qu'on devroit convenir que de toutes les nations il n'en est aucune qui en soit possédée à un aussi haut degré que la nation *Françoise*. De là il suit que, comme différentes especes de marchandises *Angloises* sont non-seulement à plus bas prix & meilleures qu'ailleurs, mais qu'elles conservent encore l'avantage d'être nouvelles après leur entrée en *France* — par conséquent d'apporter encore une plus grande variété; elles ont de plus cette recommandation qu'elles excitent plus fortement l'attention des spectateurs, que toutes les manufactures de *France* de même sorte ne sauroient faire. A la vérité, il arrive souvent que cette passion pour la variété, & pour se distinguer par elle, opere si puissamment que de faire taire la plupart des autres considérations. . . . Sans cela, comment pourrions-nous rendre raison du desir ardent qu'ont une infinité de Dames *Françoises* de porter des étoffes *Angloises*, des rubans *Anglois*, des gants *Anglois* &c. &c. &c. — pendant que nos Dames *Angloises* se croiroient

également malheureuſes, ſi elles ne pouvoient paroître vêtues à la *Françoiſe?* Comment, autrement, pourroit-on concevoir la coutume qu'on a dans les palais royaux de *France*, (coutume qui paroît ſi étrange à nos yeux & ſi répugnante à nos idées) de vendre *ouvertement*, des quantités très-conſidérables de joyaux *Anglois*, de quincailleries & colifichets reconnus pour *Anglois*, au *Palais royal* à *Paris*, auſſi bien qu'à *Verſailles*, *Fontainebleau* &c. &c. même ſous les yeux du Roi, s'il arrivoit que Sa Majeſté vînt à paſſer par là. Cela n'eſt-il pas, ou du moins n'étoit-il pas? J'en appelle à vous-même; j'en appelle à l'univers entier. Mais en voilà aſſez ſur cette partie de mon ſujet, & ſurement elle n'a pas beſoin d'être éclaircie davantage.

Conſidérons donc maintenant s'il eſt de l'intérêt de la *Grande-Bretagne* de réduire un Royaume ſi bien diſpoſé à faire uſage de nos manufactures, à la miſere & à la mendicité, quand elle ſeroit en état d'opérer une telle cataſtrophe. — Au contraire, n'eſt-il pas de notre intérêt véritable de favoriſer la proſperité de la *France* par toute ſorte de moyens juſtes & honnêtes, d'après la même raiſon qui nous

porte à travailler à la nôtre. De ces deux alternatives l'une doit être vraie & l'autre fauſſe. Si la France devenoit plus pauvre, elle ſeroit une pratique d'autant plus mauvaiſe pour l'Angleterre; —— & ſi au contraire elle devenoit plus riche, elle en ſeroit probablement meilleure. La choſe eſt ſi claire, qu'on croiroit le préjugé national même incapable de ne pas reconnoître univerſellement une vérité ſi évidente & de n'y pas adhérer. Mais, comme ce Démon (la *Jalouſie de Commerce*) prend toute ſorte de formes pour s'inſinuer chez les hommes & leur cauſer des peurs paniques & des craintes mal fondées, je tâcherai de le pourſuivre ſous toutes ſes formes, —— afin de convaincre le monde, ſi je puis, qu'il n'eſt jamais entré dans les deſſeins de la Providence de faire de nous des bêtes féroces, pour nous déchirer & nous dévorer les uns les autres, mais qu'au contraire —— quel que ſoit le devoir des hommes en ſociété, pris dans un ſens moral, notre ſage & gracieux Créateur a voulu que l'intérêt du commerce fut la baſe de notre intérêt réel, permanent & national. En pourſuivant une tâche de cette nature, je ſuis aſſuré des vœux les plus ardens de tout ami de l'humanité, de tout vrai patriote, *François* & *Anglois*, plus

ſpécialement du bon Monſieur NECKER. — Je le prie en conſéquence d'agréer mes remerciemens les plus ſinceres de ce qu'il m'a fourni l'occaſion de traiter cet objet favori, & de me croire.

Son très-dévoué Serviteur.

J. T.

LETTRE IV.

Conſidérations ultérieures ſur l'inconſéquence de la Jalouſie de Commerce, quand on ne veut pas ſouffrir de rivaux, & ſur ſon inefficacité pour parvenir à tel but honnête que ce ſoit.

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

Depuis les jours d'Héſiode juſqu'à préſent on a toujours obſervé que deux hommes du même métier s'accordent difficilement. La deſcription que nous donne Héſiode de ces concurrens eſt ſi burlesque, que je ne puis comprendre comment les *Gueux* & *les Troubadours* de ce tems-là n'obtinrent pas de quelques Légiſlateurs des privileges excluſifs. Je penſe même qu'on pourroit inférer des paroles du Poëte que tous les *commerces* furent autrefois libres; autrement qui oſeroit dire que l'émulation parmi les commerçans auroit eu pour objet le bien public? Qui, dis-je, oſeroit le

dire, ſi l'on eût mis des entraves à cette émulation?

Mais qu'il y ait eu ou non à cette époque des Compagnies de commerce excluſives, toujours eſt-il vrai que dans la ſuite l'eſprit de monopole prévalut tellement preſque partout, qu'on ne laiſſa paſſer aucune occaſion d'établir des Compagnies d'excluſion ou de reſtriction, tantôt ſous un prétexte, tantôt ſous un autre.

Dans ma derniere réponſe à la Théorie du Gouvernement de M. Locke, j'ai montré, (page 310) que les premieres Chartes données dans les tems gothiques par les Rois & leurs Barons, furent des chartes de *ſimple protection*. On en avoit grand beſoin, & elles étoient bien néceſſaires dans un ſiecle de barbarie, où toute l'Europe étoit couverte d'hommes armés, qui en effet n'étoient que des *bandits*, & qui s'imaginoient pouvoir regarder comme un brigandage légitime de ſaiſir les perſonnes & les biens de ceux qui n'étoient pas protégés. Mais quand une fois une troupe d'ouvriers perſécutés ſe fut réunie, au moyen d'une charte, dans une place de force & de ſureté, & proche de quel-

que grand château, ils furent ſi bien à l'abri de toute inſulte, que ni les maraudeurs du Roi, ni ceux de ſes Barons n'oſerent plus les moleſter. D'un autre côté, comme ils étoient autoriſés à choiſir eux-mêmes leurs Magiſtrats & à faire des ſtatuts pour ſe bien gouverner, ils eurent l'avantage d'avoir leurs différends terminés par des juges de leur choix, & réſidant proche d'eux. Une pareille inſtitution étoit alors juſte & ſalutaire; & ſi ces ouvriers n'euſſent pas pouſſé plus loin la manie des corporations & le deſir d'être protégés, ils auroient rendu un ſervice ſignalé à eux-mêmes & à l'humanité; mais, malheureuſement pour le public, & enfin pour eux-mêmes, ils ne s'en tinrent pas là; car ils ne ſe virent pas plutôt en ſureté dans leurs poſſeſſions, & libres de jouir des fruits de leur induſtrie & de leur travail, qu'il commencerent à envahir la propriété des autres, & de perſecutés ils devinrent de violens perſécuteurs. Sous pretexte de faire des réglemens pour le bien du commerce & de maintenir le crédit des manufactures, ils introduiſirent des monopoles & des excluſions ſans nombre; de ſorte que, ſi l'on faiſoit un recueil de toutes les ſupercheries, fraudes & tromperies dont ces hommes faiſoient uſage ſous le maſ-

que du zele pour le bien public, mais dans le fait pour décourager l'émulation & pour n'avoir point de concurrens dans leurs commerces reſpectifs, peut-être ſeroit-ce un des tableaux les plus piquans qui aient jamais paru de la mauvaiſe foi & de la folie des hommes.

Mais, en vérité, Monſieur, le tableau que vous avez fait en *France*, rendroit cet expoſé inutile; ainſi il ne nous reſte qu'à ajouter quelques coups de pinceau à votre chef d'œuvre. Monſieur TURGOT, votre prédéceſſeur, avoit accumulé tant d'abſurdités, copiées dans les ſtatuts & les reſtrictions excluſives de ces Compagnies de commerce, afin de montrer aux yeux de la nation leurs friponneries & leurs folies, que lorſqu'il obtint du Roi, ſon maitre (*), un Lit de juſtice ſolemnel à Verſailles pour leur abolition, je fus intimement perſuadé que l'impudence même n'auroit pas été capable de réſiſter à tant & de ſi fortes preuves; & je félicitai le Miniſtre qui m'avoit honoré d'une copie imprimée de la marche qu'il avoit ſuivie, de la victoire qu'il avoit emportée ſur les plus grands ennemis de la *France*, *l'ignorance*, la *pareſſe* & la *fraude*, victoire d'une conſéquence

(*) Le 12 Mars 1776.

plus réelle pour la grandeur & la proſpérité d'un Royaume que toutes les batailles gagnées par ſes plus illuſtres Monarques & par ſes plus habiles Généraux. Mais hélas! ſon triomphe fut bien court; — ce fut un beau rêve, un phantôme & rien de réel, comme il le dit lui même enſuite dans une lettre. Et, pour récompenſe d'avoir voulu rendre un ſervice auſſi éminent à ſa patrie, il fut culbuté.

Quant à ces particularités, c'eſt-à-dire ce qui concerne l'abolition des chartes excluſives, vous devez convenir, Monſieur, que l'Angleterre à une ſupériorité manifeſte ſur la *France*. Nos corporations excluſives & nos Compagnies de commerce ont aujourd'hui très-peu de puiſſance pour faire du mal, relativement à celle quelles avoient autrefois, car les hommes commencent partout à ouvrir les yeux; & l'état floriſſant de ces grandes places de manufactures en *Angleterre*, les plus vaſtes ſurement de l'Europe & peut-être du monde connu, où tout homme eſt parfaitement libre de ſuivre le cours du commerce qui convient le mieux à ſon génie ou aux circonſtances, — ce floriſſant état, dis-je, a fait ſentir aux plus ſtupides d'entre nous qu'il n'eſt rien qui excite mieux l'induſtrie

& le génie qu'une émulation conſtante, & qu'il ne devroit y avoir aucun homme armé du pouvoir de la loi & d'un privilege excluſif pour opprimer ſon concurrent. Nous pourrions même aller plus loin; car non-ſeulement nous ſentons, mais nous raiſonnons un peu ſur ce ſujet: — je dis, un peu; car hélas! ce n'eſt pas beaucoup. Puiſſent nos facultés intellectuelles acquérir chaque jour une nouvelle force, afin que le bon ſens & le patriotiſme puiſſent prévaloir partout! Ce n'eſt pas que nous n'ayions aſſez de diſcernement pour voir que les plans de ces Commerçans à vue courte, en excluant tout concurrent, doivent ſe terminer par leurs propres malheurs & leur perte, parce que de tels artifices ſont des piéges qu'ils ſe tendent évidemment à eux-mêmes. Donnons pour exemple le fait ſuivant: Une troupe d'artiſans ou de marchands d'entre le peuple, un boulanger, un boucher, un cordonnier, un tailleur, & un boutiquier s'étant aſſemblés pour conſulter profondément, réſolvent d'exclure tous ces interlopes, qui, ſans avoir fait un apprentiſſage régulier, oſent fabriquer des marchandiſes, ou qui, ſans être aggrégés à quelque Compagnie ou Corps de métier, oſent les expoſer en ven-

te. Plein de l'ardeur que doit avoir tout bon patriote pour le bien du commerce, ſelon le refrein ordinaire, le boulanger entame l'affaire; il obſerve, avec beaucoup de ſagacité, que les bouchers, les cordonniers, les charpentiers, les boutiquiers, les tailleurs &c. &c., aggrégés ou non aggrégés, régulierement inſtallés ou non dans leurs commerces reſpectifs, font tous également conſommation de pain; auſſi n'oppoſe-t-il aucun argument contre le nombre de ces ſortes de marchands qui ſe ſont établis dans ſon quartier, afin qu'ils puiſſent manger de ſon pain; mais quant à cet impudent, cet intru (en montrant du doigt un pauvre boulanger ſans maîtriſe) qui a ouvert une boutique dans ſon voiſinage pour lui enlever ſes chalands, il eſt d'opinion qu'il faut le punir pour épouvanter les autres. Le boucher vient enſuite, & chante la même gamme que le boulanger & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que chacun d'entr'eux ait pris part à la farce. — Et au bout du compte, il ſe trouve que ces ſages faiſeurs de projets n'ont rien gagné du tout; mais qu'au contraire, par ces excluſions mutuelles, ils ont étouffé en eux & dans les autres, l'eſprit d'induſtrie & d'émulation.

—— Voici, Monſieur, comme nous raiſonnons en *Angleterre;* &, ce qui vaut beaucoup mieux, c'eſt *ainſi* que nous agiſſons en bien des cas. Car quoique, dans une Conſtitution comme la nôtre, il ſoit dangereux de toucher aux anciennes chartes, lors même qu'elles ont des inconvéniens trés-ſenſibles, nous en corrigeons ſouvent les mauvais effets, ſans paroître toucher aux fondemens. La liberté de commerce accordée par des actes de Parlement à des perſonnes d'un certain rang (privilege qui s'étend maintenant à tous ceux qui ſervent dans la Milice) accelerent beaucoup la chute des projets & la fin des maux qu'occaſionnent les monopoles d'ignorans & imbécilles commençans. Mais la plupart de nos Cours de juſtice favoriſent ſurtout la liberté générale du ſujet, partout où elles le peuvent; car, dès que quelque cauſe de cette nature eſt portée devant elles, les juges auſſi bien que le Conſeil, ne manquent jamais d'obſerver, en réſumant les preuves, que la cauſe de la complainte fournit le témoignage le plus convaincant contre la juſtice du cas du complaignant. " Si le dé-
„ fendant perſécuté, dit-on, eût été un hom-
„ me prodigue, inconſideré, malhabile; ——
„ s'il eût vendu ſes marchandiſes plus cher &

„ qu'il les eût faites plus mauvaiſes que les
„ complaignans ; — ceux-ci n'auroient pas
„ pris garde à lui pour ces ſortes de fautes,
„ quelque amour qu'ils affectent pour le bien
„ du commerce & pour le ſoutien du crédit
„ des manufactures ; mais ils lui auroient per-
„ mis de ſe ruiner à ſa guiſe. Au lieu que le
„ véritable grief des pourſuivans eſt exacte-
„ ment ceci : Il eſt plus ſoigneux, plus frugal,
„ plus adroit & plus ingénieux qu'ils ne le ſont.
„ Tel eſt le crime impardonnable qu'ils pour-
„ ſuivent actuellement & qu'ils prétendent fai-
„ re punir."

Après des raiſonnemens ſi juſtes & ſi clairs, & comme d'ailleurs nous nous montrons beaucoup plus éclairés dans ces procédés que vous ne l'êtes en *France*, (je parle de votre habileté pratique & non de votre théorie) on auroit dû s'attendre à nous voir appliquer ces raiſonnemens au cas des nations rivales, après les avoir appliqués ſi judicieuſement au cas des individus. Mais hélas ! je ne ſais comment la faculté de raiſonner nous manque abſolument dans les choſes où nous en avons le plus de beſoin ; il ſemble qu'en cela nous ſoyons arrivés à notre *nec plus ultrà* ; car nous ne pou-

vons concevoir que les mêmes maximes ſoient auſſi concluantes dans un cas que dans un autre, quoiqu'elles le ſoient en effet. " Quoi, „ dit l'honnête *Anglois*, eſt-ce que nous ne „ devons pas être jaloux de l'accroiſſement du „ commerce de la France, qui eſt notre riva„ le? Ne devons-nous pas l'empêcher de de„ venir riche, s'il eſt en notre pouvoir? Oh! „ ſurement que nous le devons; parce que ſa „ richeſſe fait notre pauvreté, & ſa pauvreté „ notre richeſſe. Nous ſommes par conſéquent „ ennemis naturels & néceſſaires, & nous de„ vons reſter tels juſqu'à la fin des ſiecles."

On pourroit, Monſieur, compter par mille & par millions ceux qui implicitement admettent ces aſſertions ſans examen; il en eſt même qui pouſſent la crédulité au point de fonder là-deſſus une partie de leur ſymbole en matiere de politique & de commerce, quoique ouvertement incrédules dans des choſes plus relevées. Quant à moi, je n'ai jamais été & probablement je ne ſerai jamais partiſan d'une pareille doctrine. La multitude peut penſer ce qui lui plaît; mais moi, je me flatte d'être un Proteſtant d'une croyance trop conſéquente pour attribuer l'infaillibilité à quelque mor-

mortel que ce ſoit. Après avoir rejeté les prétentions du Pape & de ſon Conclave, je ſerois extrêmement mortifié ſi l'on penſoit de moi que je pourrois me ſoumettre aveuglément aux frivoles déciſions des politiques de cabaret, —— ou, ce qui eſt pire encore, aux déclamations vénales des écrivailleurs de parti. Si l'on pouvoit montrer que l'Etre ſuprême n'eſt pas capable, ou qu'il n'a pas la volonté de gouverner deux Etats auſſi vaſtes que la *France* & l'*Angleterre* avec autant de ſageſſe & de bonté, que nos Gouverneurs, dans ce monde ſublunaire, peuvent régler les intérêts en apparence oppoſés des différentes cités, villes ou individus de leurs domaines, de maniere à les concilier pour le bien du tout; —— dans ce cas, je pencherois à croire qu'il faut encourager les jalouſies nationales & que les fréquentes guerres qui en ſont la ſuite, doivent être pourſuivies avec un acharnement inflexible. Mais je crois avoir montré le contraire avec une évidence qu'il eſt difficile d'obſcurcir, & encore plus de réfuter.

Cependant, je n'ai pas encore épuiſé mon ſujet; & je prie qu'on trouve bon qu'en ſurcroît de ce qui a déjà été dit, j'obſerve que les prétextes de jalouſie nationale entre la *France*

& l'*Angleterre* ſont *beaucoup moins plauſibles* que ceux qui pourroient ſurvenir entre deux autres pays voiſins, quels qu'ils ſoient. Ainſi, par exemple, le caractere d'un *François*, conſidéré en corps de nation, eſt vif & enjoué, léger & inconſtant; celui d'un *Anglois* eſt pénétrant & profond, méthodique & correct. Dans l'un l'imagination domine, dans l'autre c'eſt le jugement. L'imagination brillante du *François* lui donne la ſupériorité dans preſque tous les ouvrages d'éclat & de parade. Le jugement ſolide de l'*Anglois* brille dans la fabrique des objets les plus propres à l'uſage & aux commodités générales. Un *François* veut frapper les regards au premier coup d'œil; un *Anglois* tâche d'employer toute ſon attention pour examiner la bonté de l'ouvrage, l'habileté & l'imagination de l'ouvrier. On a fait ſouvent ces obſervations & aſſurément elles ſautent aux yeux. Pourquoi donc n'en tire-t-on pas la concluſion convenable? — une concluſion d'une ſi grande conſéquence pour la paix & le bonheur de l'humanité; ſavoir, que des talens & des qualités ſi différentes, ne peuvent, à proprement parler, pas être rivaux les uns des autres, puiſqu'ils ſe déployent dans des ſpheres différentes & qu'ils tendent à des objets & uſa-

ges différens. En conſéquence, il y a d'autant moins de prétextes plauſibles pour une jalouſie nationale de commerce entre la *France* & *l'Angleterre*, qu'il ne peut y avoir de concurrence nationale ſur ce point entre l'une & l'autre.

De plus, comme la matiere dont nous traitons eſt extrêmement intéreſſante pour la tranquillité & le bonheur de l'humanité, — je dois encore la conſidérer ſous un autre point de vue. L'éclairciſſement du ſujet ne paroîtra pas peut-être aſſez noble à quelques-uns de mes lecteurs ; mais, comme les obſervations ſont juſtes, & les conſéquences de la plus grande importance, je ferai moins ſenſible aux critiques qu'on en pourroit faire. *Hæ nugæ ſeria ducunt.*

L'office de *Monſieur le Valet* & de *Monſieur le Friſeur* & de *Mademoiſelle la Coëffeuſe* &c. eſt de créer avec leurs doigts ces êtres connus ſous le nom d'*Elégans* & d'*Elégantes*, — choſes qui, pour la plupart, doivent leur exiſtence à une imagination vive & à ce bel indéfiniſſable, *je ne ſais quoi*. En conſéquence, il n'eſt point, à proprement parler, de ſyſtême fixe de machines propres pour la formation de pa-

reils embryons & pour leur donner le dernier coup de pinceau; car tout dépend du caprice, du goût & du ton. En un mot, la mode ou la coutume eſt le grand Empire où la *France* a toujours régné & où probablement elle régnera toujours ſans rivaux. L'*Anglois*, naturellement appliqué, eſt d'un caractere tout-à-fait différent; il a un talent particulier pour faire une bonne diſtribution du travail & pour adapter chaque détail à la capacité, à l'âge, au ſexe, & à la force des perſonnes qu'il employe. Je pourrois dire encore qu'il n'a preſque pas ſon égal pour ce qui concerne la conſtruction des machines propres aux diverſes fins de différentes manufactures. Mais il ne peut adapter les dents de ſes roues, de ſes vis, de ſes poulies, de ſes leviers; ſon vent, ſon eau, ou ſes machines à feu à la fabrication d'*Elégans* & d'*Elégantes*. C'eſt là une affaire totalement diſtincte, & qui reſtera toujours telle; conſéquemment l'*Anglois* ſera toujours imparfait dans ces ſortes de choſes. Il eſt pourtant vrai que, s'il lui eût été poſſible d'appliquer ſon eſprit mécanique & ſes machines de commerce à de telles fins, les manufactures *Angloiſes* d'Elégans & d'Elégantes auroient été, ſans contredit, les meilleures, les moins cheres, & du poli le plus fini.

Ce'a posé, les *François* & les *Anglois* doivent se contenter de leurs talens respectifs, & ne pas entreprendre des choses dans l'exécution desquelles, au moins pour la plupart, il est sûr qu'ils échoueroient. Une autre conclusion, aussi juste, si j'ai bien raisonné, c'est que si ces deux nations jouissoient d'une paix solide, (ce qu'il ne faut presque pas espérer, tant que cette furie, la *jalousie de commerce*, tiendra le flambeau de la discorde allumé entre elles) elles en seroient d'autant plus riches & par cette raison d'autant meilleures pratiques, réciproquement l'une pour l'autre. Dans un pareil cas, la *France* augmentant en richesses, le *François* desireroit jouir de divers articles d'usage & de convenance, auxquels il n'auroit jamais pensé dans son état de pauvreté, & en conséquence il les achetteroit, médiatement ou immédiatement, à un marché *Anglois*, parce que là il auroit à choisir dans une infinité de choses différentes, & parce qu'aussi il y trouveroit presque toutes les sortes de manufactures, du travail le plus achevé & du meilleur marché. D'un autre côté, plus l'*Angleterre* deviendroit riche, plus les *Anglois* des deux sexes voudroient se distinguer par les modes & coutumes de *France*, &

acquérir ces graces qui, comme dit fort bien Lord CHEISTERFIELD, ne ſont pas une plante de ce terroir.

Hé bien! je le demande ici: y a-t-il quelque choſe contre nature dans de ſemblables procédés, quelque choſe de déshonorable & de bas pour l'une ou l'autre nation? D'où vient donc tant de clameurs ſur la perte du commerce, & quelle raiſon peut-on aſſigner pour fomenter ainſi l'antipathie nationale entre les deux peuples? Je vais plus loin encore: — je ſuppoſe que des deux côtés on ſe tienne dans de certaines limites qu'il appartient à tout ſage Légiſlateur de régler & de preſcrire, & je ſuppoſe encore que ni l'une ni l'autre ne paſſe ces limites, qu'y a-t-il là que les moraliſtes les plus auſteres puiſſent cenſurer, ou les hommes d'Etat les plus ſages, & les patriotes les plus éclairés, puiſſent déſirer de changer dans la conduite de l'une ou l'autre nation? A toutes ces raiſons j'en aurois pu ajouter beaucoup d'autres; mais, en vérité, j'ai dit aſſez. — Si maintenant, malgré tout ce que viens de dire, vous & d'autres, ne voulez pas vous avouer partiſans de ma doctrine, au moins ai-je l'intime perſuaſion

que vous ajouterez foi à la droiture de mes intentions, fût-ce aux dépens de mon jugement?

Plus flatté de cette idée que de toute autre,

J'ai l'honneur d'être

Votre dévoué Serviteur.

J. T.

LETTRE V.

Arrangement entre l'Angleterre *&* l'Amérique, *dans la ſuppoſition que* l'Angleterre *ſeroit victorieuſe &* l'Amérique *ſubjuguée.*

A MONSIEUR NECKER,

CUI BONO?

L'*Angleterre* & l'*Amérique* ſont en guerre, & il y a déjà bien des années que cela dure. Des tréſors immenſes ont été dépenſés; des torrens de ſang ont été répandus; un grand nombre de perſonnes ont péri, outre celles qui ont ſuccombé dans les combats. La confuſion & toutes ſortes de déſordres ont prévalu partout, afin d'obtenir, — Quoi ? L'*Angleterre* dit qu'elle fait la guerre pour faire rentrer ſes Colonies révoltées dans le devoir; — l'*Amérique* dit qu'elle ſe bat pour l'indépendance.

Je n'examine point ici de quel côté a été le

blâme dans le principe, ou de quel côté il eſt maintenant, ſuivant les termes de la Conſtitution *Angloiſe*. — Qui ſont ceux qui ont raiſon & qui ſont ceux qui ont tort dans cette malheureuſe diſpute? — C'eſt là une conſidération particuliere, étrangere au ſujet qui nous occupe. Mon affaire dans ce moment eſt ſimplement ceci: Examiner quels profits ou avantages l'on peut ſe promettre du ſuccés, dans l'un ou l'autre parti, dans le cas où l'un des deux ſeroit victorieux?

Et d'abord, ſuppoſons que l'*Angleterre* recouvre les *Américains!* Là voilà donc triomphante; la rebellion eſt étouffée. — Je vais plus loin; & comme nous ne pouvons faire les choſes à demi, je ſuppoſerai qu'il ſubſiſte enfin entre les *Anglois* & les *Américains* une union auſſi parfaite que jamais, & que la réconciliation eſt auſſi cordiale qu'il eſt poſſible. Après cela, *Cui Bono?* Et quels bénéfices, *quand les comptes ont été juſtement balancés*, peuvent revenir à l'*Angleterre* du retour des *Americains* à l'ancienne domination?

Trois choſes, dit-on, ſont maintenant le but & l'objet de nos efforts continuels.

D'abord, nous nous propoſons de rétablir notre ancien commerce avec les Colonies.

En ſecond lieu, nous eſpérons que quand la réconciliation ſera faite, l'on viendra à bout de perſuader aux *Américains* (ſans leur faire violence) d'entrer pour une part dans les dépenſes générales de l'Empire.

Et en troiſieme lieu, nous penſons qu'au moyen de leur ſoumiſſion & obéïſſance, nous recouvrerons notre ancienne réputation & notre gloire nationale.

Tels ſont les motifs réels ou ſuppoſés qu'on peut alléguer pour la continuation de la guerre préſente. Examinons-les donc ſéparément & nous en ſaiſirons mieux la force réunie.

D'abord, nous voulons rétablir notre commerce. Le mot *commerce*, Monſieur, eſt un terme très-vague & peut ſervir pour toute communication mercantille entre nation & nation, entre individu & individu, de quelque nature qu'elle ſoit. Mais, dans le commerce dont il s'agit ici, ce mot doit ſignifier l'exportation des manufactures de la *Grande-Bretagne* en *Amérique* &

l'importation des productions de l'*Amérique* dans la *Grande-Bretagne*. Nous avons, ce ſemble, perdu & cette importance & cette exportation; &, pour réparer nos pertes, on n'imagine pas de meſures auſſi convenables que la guerre & la victoire. Malheureuſement pour les fauteurs de la guerre préſente, l'évenement prouve que ces meſures ſont ſingulierement fauſſes, — fauſſes dis-je, dans le ſens qu'ils y donnent; car nous n'avons perdu notre commerce avec l'*Amérique*, qu'autant que les *Américains*, & nous-mêmes, ſommes devenus plus pauvres, & par conſéquens plus mauvais chalands les uns pour les autres, à cauſe des dépenſes énormes qu'a occaſionné la guerre. — En même tems que le prix des denrées & des marchandiſes des pays reſpectifs eſt prodigieuſement hauſſé pour les conſommateurs; — hauſſé, dis-je, à cauſe de l'augmentation des frêts, des aſſurances, & des riſques; — & ſurtout à cauſe des profits immenſes que font à préſent les Etrangers avec leurs vaiſſeaux neutres, étant les ſeuls agens, facteurs, & voituriers entre les deux pays.

Cela étant ainſi, & les désavantages étant des deux côtés, y a t-il de quoi être ſurpris que le commerce entre l'*Angleterre* & l'*Amérique* ne

ſoit pas aujourd'hui floriſſant? De bonne foi, comment, pourroit-ce être autrement dans un tel état des choſes? — Il eſt bien plus naturel de demander: — la continuation de la guerre, ces miſeres mutuelles & les banqueroutes qui en ſont la ſuite, — feront-ce là des moyens de faire revivre notre commerce, & de rendre les deux partis plus riches ou réciproquement meilleurs chalands? — La logique d'un homme qui voudroit ſoutenir un tel paradoxe ne ſeroit guere enviée. Il peut dire ce qui lui plaît.

Autrefois c'étoit une offenſe, pour ainſi dire impardonnable, de vouloir convaincre les *Anglois* que leurs manufactures avoient la préférence ſur celles des autres nations, relativement au bon marché. Car les *Anglois* ont un penchant étrange à ſe former des idées ſombres & noires touchant le commerce. Et rien ne ſemble leur plaire davantage que ce mot du fameux Lord *Cheſterfield*, prononcé toujours d'un ton grave: *Nous ſommes perdus!* nous ſommes ruinés! auſſi ſon ami, le Lord *Bolingbroke*, établiſſoit-il toutes ſes diſſertations patriotiques ſur cette baſe. — Pour quels hauts faits, lui & les patriotes de ſa trempe jouirent-ils d'une eſtime qui alloit preſque juſqu'à l'adoration, de

la part du bon peuple *Anglois*, durant le regne long, pacifique & fertile en richeſſes, s'il eſt permis d'uſer de ce terme, de Sir Robert Walpole? Il eſt pourtant vrai que long-tems avant eux le refrain de la chanſon étoit : *Nous ſommes ruinés, nous ſommes perdus!* Un auteur de quelque réputation, *Joſué Gée*, étoit ſi préoccupé de cette idée déſeſpérante, qu'il entreprit de démontrer, par des figures & des tables de compte, que les balances du commerce étoient preſque partout prodigieuſement contre nous; de maniere que, ſelon cette conſolante démonſtration, il ne ſeroit pas reſté un ſchelling dans la *Grande-Bretagne* depuis 60 ans. Cependant, Monſieur, nous avons depenſé & prodigué depuis ce tems, pour des guerres abſolument inutiles & infructueuſes, au-delà de cent cinquante millions de livres ſterlings, — preuve inconteſtable qu'il s'étoit étrangement trompé dans ſes calculs, tout en ſe livrant aux réflexions les plus triſtes ſur notre prudence.

Quoi qu'il en ſoit, ce que les raiſons & les argumens ne pouvoient démontrer touchant le commerce, l'expérience l'a ſuffiſamment effectué. Les marchands & manufacturiers *Anglois* trouvent & ſentent à préſent que leurs mar-

chandiſes dans les marchés *Américains* (nonobſtant tous les inconvéniens auxquels elles ſont ſujettes à préſent) y ſont reconnues pour meilleures & moins cheres que celles de la même eſpece des autres nations, de l'aveu même des *Américains*. C'eſt un heureux préſage qui peut tendre à pluſieurs bonnes conſéquences, ſi l'on en ſait tirer parti; car, d'après cela, rien n'eſt plus clair que les *Américains* achetteront nos marchandiſes, dès que c'eſt leur intérêt & qu'ils le pourront faire, quelque violente antipathie qu'ils puiſſent concevoir contre nous. Et je défie qui que ce ſoit de prouver qu'ils aient jamais acheté nos marchandiſes contre leurs propres intérets, même dans les tems où leur amitié nous préſentoit la perſpective la plus flatteuſe. Une choſe pourtant que je dois avouer, c'eſt qu'autrefois ils achetoient ſouvent des marchandiſes *Angloiſes*, quand ils ſavoient bien qu'ils n'avoient ni le pouvoir ni la volonté de les payer. Du produit de ces marchandiſes ils en achetoient de beaux domaines, ou bien ils s'en ſervoient pour commercer dans les établiſſemens *Eſpagnols*. Si donc c'eſt de ce commerce que veulent parler les plaignans, quand ils déplorent la perte du commerce de l'*Amérique*, j'eſpere que jamais nous ne recouvrerons

un tel commerce pour l'avenir; je veux dire, que jamais nous ne leur confierons des objets auſſi conſidérables que par le paſſé. Les mauvaiſes dettes des *Américains* envers l'*Angleterre* étoient au delà de ce qu'on pourroit imaginer, longtems avant les troubles actuels; — elles alloient beaucoup au-delà de toutes les ſommes dues à cet Empire, par toutes les autres parties du monde.

De plus, nous voyons à préſent & nous ſavons que les meilleures productions de l'*Amérique* peuvent entrer en *Angleterre ; ſi nous les payons le plus*, quelque obſtacle qu'y mettent les guerres civiles, les haines nationales, jointes au découragement & à une infinité d'autres difficultés. Le tabac des Colonies revoltées, de Maryland & de Virginie, de même que les productions précieuſes des autres Colonies, ſe vendent & s'achettent aujourd'hui publiquement & ſans difficulté, même dans des encans publics, dans tous nos grands ports de mer, ainſi qu'avant la guerre. Après de ſemblables preuves que pouvons-nous donc demander ou deſirer de plus? Et ſi cela n'eſt pas ſuffiſant pour nous convaincre que la conquête de l'*Amérique*, — en la ſuppoſant poſſible, —

ne peut en aucune maniere être utile dans ce qui concerne le commerce, — je ſerois bien aiſe de ſavoir quelle ſorte de preuve ſera ou pourra être cenſée ſuffiſante? En un mot, ſi une expérience journaliere & des preuves de fait ne ſont pas capables de nous porter à l'aveu que notre plan eſt totalement mauvais, je ne ſais plus que dire, ſi ce n'eſt de déclarer, ouvertement & ſans réſerve, que nous ſommes réſolus à agir contre la conviction — & contre notre propre intérêt. — *Non perſuadebis, etiamſi perſuaveris.*

Mais on nous dit, en ſecond lieu, "que la réduction de l'*Amérique* ſeroit un moyen de perſuader à ce peuple, au-delà de l'Atlantique, d'entrer pour quelque choſe dans les dépenſes nationales dont nous ſommes accablés." Bon! Et alors ce raiſonnement aura à peu près l'effet ſuivant, quoique en termes différens. —

„ Après avoir tâché pendant pluſieurs an-
„ nées de ſubjuguer les *corps* des *Américains*
„ par la force des armes, nous renoncerons
„ pour l'avenir à toute méthode pareille; par-
„ ce que nous nous propoſons de ſubjuguer
„ leurs *eſprits* par la ſupériorité de notre élo-
„ quence

„ quence séduisante. Nous leur dirons, &
„ certainement ils nous croiront, que nous ne
„ voulons plus employer désormais des mésu-
„ res violentes. Nous detestons & abjurons
„ toute autorité & jurisdiction sur eux, & nous y
„ renonçons. Ils pourront jouir de leurs droits
„ inaliénables, quels qu'ils puissent être; ils
„ se donneront eux-mêmes des loix, & ils se-
„ ront leurs maîtres en toutes choses; —
„ &, s'ils ne veulent payer aucune taxe, —
„ ils se taxeront eux-mêmes. Mais, après que
„ nous leur aurons fait croire toutes ces bel-
„ les choses, nous ferons fondre sur eux une
„ telle armée de tropes & de métaphores d'é-
„ lite, qu'ils seront dans l'impuissance d'y ré-
„ sister — quoiqu'ils aient résisté si longtems
„ à nos canons & à nos bayonettes. Bien
„ plus, quoique, dans les tems de leur prospé-
„ rité, quand ils étoient riches & puissans, ils
„ n'aient pas daigné payer la moitié de leurs
„ propres dépenses civiles & militaires —
„ encore moins contribuer, d'un seul schel-
„ ling, à l'entretien des nôtres; — cepen-
„ dant, quand ils seront devenus pauvres, ban-
„ queroutiers & hors d'état de subsister eux-
„ mêmes, nous leur persuaderons alors de don-
„ ner & octroyer, du superflu de leur pau-

„ vreté, de riches ſubſides pour leur avantage
„ & pour le nôtre. Et comme c'eſt un plan
„ qui promet tant, & dont le ſuccès eſt ſi cer-
„ tain, nous y perſévérerons, & nous conti-
„ nuerons la guerre d'année en année, coûte
„ que coûte, juſqu'à ce que nous l'ayions exé-
„ cuté parfaitement."

Monſieur, j'ai eu l'honneur de connoître dans ma jeuneſſe un vraiment grand-homme, un génie original dans le monde ſavant. Il avoit coutume de dire que les facultés intellectuelles des humains étoient d'une nature ſi précaire, qu'il étoit impoſſible de s'aſſurer d'en jouir, *à tous égards*, même pour un jour; qu'une frénefie ou quelque autre eſpece de délire pouvoit en ôter à l'homme l'uſage ou l'exercice, en tout ou en partie, pour un tems plus ou moins long, & peut-être pour toujours. — Si cela eſt ainſi, dit-il, ne pouvons-nous pas étendre l'obſervation un peu plus loin, & conclure par analogie, que les *corps* entiers d'hommes, les grandes ſociétés, & même les nations, peuvent être ſujets, *à quelques égards*, à de pareilles maladies, & à des accès de folie? — Il ne faut rien moins qu'une telle ſuppoſition pour concevoir en partie les abſurdités frap-

pantes & les inconſéquences de caractere & de conduite qu'on lit à chaque page dans l'hiſtoire, & qu'on voit chaque jour dans le monde.

Je ne prendrai pas ſur moi de défendre la maniere dont cet éminent Prélat rend raiſon de ces inconſéquences publiques & de ces contradictions de caractere, en rapportant des faits qui fourmillent partout dans l'hiſtoire; mais une choſe que j'aurai le courage de dire, c'eſt que ſi les *Anglois*, les *François*, les *Américains*, les *Eſpagnols*, & les *Hollandois* venoient à être affligés de la perte de leur raiſon, reſpectivement au ſujet qui nous occupe maintenant, ils ne pourroient donner de plus fortes preuves de délire national, qu'ils donnent actuellement, en continuant de pourſuivre des plans abſurdes & ruineux, ſi répugnans à tout principe de raiſon, & ſi diamétralement oppoſés à leurs intérêts eſſentiels.

Le dernier motif expoſé pour perſiſter dans nos plans diſpendieux pour le recouvrement de l'Amérique, eſt de rétablir notre ancienne gloire.

La gloire, Monſieur, autant qu'elle concer-

ne le cas préſent, peut être conſidérée ſous deux points de vue: premierement, la gloire ou l'honneur d'avoir un Empire d'une étendue immenſe; & ſecondement la gloire ou la renommée, attachées à la bravoure & au courage.

S'il s'agiſſoit ici de la premiere, il y auroit d'abord une queſtion importante à décider, ſavoir: s'il eſt de notre intérêt réel & de l'avantage de la nation d'avoir un Empire auſſi immenſément étendu que celui que nous avons, ou avons eu? Et s'il y auroit quelqu'un qui voudroit entreprendre de prouver que la nation *Angloiſe* eſt ou ſera plus heureuſe, plus riche, plus ſage ou plus forte, d'avoir un Empire ſi difficile à gouverner. Je dis que toutes ces choſes doivent être préalablement prouvées. — Et enſuite il nous reſtera aſſez de tems pour examiner juſqu'à quel point notre gloire eſt intéreſſée au recouvrement d'une Souveraineté nominale ſur ces régions immenſes & éloignées; — une Souverainete *nominale*, dis-je, car c'eſt ainſi, tout au plus, qu'on pouvoit l'appeler, lorſque nous combattions pour elles, & que nous répandions notre ſang & nos tréſors pour leur cauſe, — lors mê-

me qu'il ne nous étoit pas permis de preſſer un ſeul *Américain*, quoique nos vaiſſeaux de guerre qui étoient dans leur ports fuſſent remplis de matelots Anglois, preſſés pour leur défenſe. *Hutchinſon*, le dernier Gouverneur, m'a aſſuré ce fait. Il m'a dit n'avoir jamais voulu accorder la permiſſion de faire de ces enrolemens à *Boſton*, ſi ce n'eſt pour *prendre les déſerteurs Anglois;* & il croyoit qu'on en faiſoit de même dans toute l'*Amérique*. C'eſt là cependant l'homme dont les Boſtoniens démolirent la maiſon *avant que la guerre eût éclaté*, & que le Docteur *Franklin* & d'autres perſécuterent avec un acharnement ſans relâche à cauſe de ſa trop grande complaiſance pour le Gouvernement *Anglois*. — Aſſurément, aſſurément notre gloire eſt profondément intéreſſée à maintenir ou recouvrer un Souveraineté pareille; & il y va beaucoup de notre honneur!

Mais les regles de l'honneur & de la gloire nationale different, ce ſemble, de toutes les autres regles, & l'on n'en doit pas juger par les principes ordinaires de la raiſon & du ſens commun. Le Doge de Veniſe, par exemple, vient tous les ans en grand cortege & avec pompe,

épouſer la *Mer Adriatique* ; & certainement c'eſt une perſpective bien glorieuſe pour un Venitien, de voir ſon Souverain ſe marier à une épouſe auſſi traitable & auſſi remplie de complaiſance. Ils ſe croient beaucoup meilleurs, plus riches, plus ſages & plus puiſſans, au moyen de cet heureux mariage. Cependant, comme c'eſt en quelque façon la coutume qui a donné la ſanction à cette cérémonie, laiſſons-la paſſer. — Le peuple de *Veniſe* l'attend tous les ans comme un grand jour de fête. Si, néanmoins, ſa Sérénité devoit avancer plus loin ; ſi elle devoit traverſer la *Mer Adriatique* & toute l'étendue de la *Méditerranée* dans le vaiſſeau doré de la République, à voiles de ſoie & à banderoles peintes ; — ſi elle devoit paſſer le détroit de *Gibraltar* & naviguer au milieu du grand *Océan Atlantique*, pour épouſer une autre femme encore plus gentille, plus traitable & plus ſoumiſe ; — qu'eſt-ce que le monde, — qu'eſt-ce que les Venitiens eux-même diroient des dépenſes qu'exigeroient cette pompe & cette cérémonie nouvelle ? — L'application ſaute aux yeux.

Quant à la ſeconde eſpece de gloire de la nation *Angloiſe*, qu'il me ſoit permis de deman-

der: Qui eſt-ce qui accuſe ou peut accuſer nos troupes de terre & de mer de manquer de valeur ou du courage naturel à la nation? — En vérité, il n'eſt pas beſoin ſur cet article, que nous ſoyons fort prodigues dans nos propres louanges. Dans une guerre auſſi longue qu'eſt la guerre actuelle, il n'y a point de doute à faire que les *Anglois* ont donné quelques exemples d'une mauvaiſe conduite; je pourrois même ajouter que nous ne nous ſommes pas toujours montrés plus intrépides que nos voiſins. — Mais qui à cet égard nous jettera la premiere pierre? — Ce ne ſera ſurement pas les *Américains*, & d'après vos propres rélations des derniers engagemens, ſurtout ſur mer, ce ne ſera pas non plus les *François*. Quant aux *Hollandois* & aux *Eſpagnols*, s'ils révoquoient en doute notre bravoure ou courage, ce qu'ils ne paroiſſent pas diſpoſés à faire, il ſeroit encore tems de rétorquer l'accuſation & de venger notre honneur. En attendant, obſervons que, loin d'accuſer notre nation de timidité ou de manque de courage, tous les peuples de l'Europe nous blâment unanimement de notre grand entêtement & de notre perſevérance opiniâtre dans un conflict auſſi inégal. Ils ne nous reprocheront pas d'être des poltrons, mais plu-

tôt des Don-Quichotes qui ſe battroient contre des moulins à vent, afin d'avoir occaſion de déployer leur valeur.

Enfin, ſous quelque point de vue, ſoit de commerce, ſoit d'argent, ſoit d'honneur national, qu'on regarde la querelle actuelle, on ne peut alléguer la moindre ombre de raiſon pour juſtifier notre conduite. Si dans ce moment l'*Amérique* venoit ſe jeter à nos pieds & qu'elle nous laiſſât carte blanche, pourvu que nous la reçuſſions en grace, il ſeroit de notre intérêt le plus évident de rejeter une telle offre, — à moins, pourtant, que nous voulussions adopter l'idée du Dr. FRANKLIN, idée qu'il a ſoutenue ſouvent & publiquement, ſavoir : qu'il eſt de l'intérêt des habitans de ce pays-ci, de s'aller établir en *Amérique*, & de laiſſer cette Iſle devenir un *déſert*, ou au moins une province de ce grand Empire.

Ceci, Monſieur, me rappelle un cas qui a quelque rapport à la queſtion que nous agitons. Nos premiers Princes, nos *Edouard* & nos *Henri* avoient des prétentions au trône de *France*; ils auroient voulu être à la fois Rois de ce beau pays & de l'*Angleterre*; &, ce qui doit ſurtout

étonner, c'eſt qu'alors les *Anglois*, au lieu de s'oppoſer à un ſyſtême auſſi ruineux, étoient ſi fort dans le délire, qu'ils s'y engagerent avec toutes leurs forces, comme s'ils euſſent combattu pour défendre leurs vies & leurs biens. Heureuſement pour notre pays, heureuſement, dis-je, pour la *Vieille Angleterre*, votre Général fémelle, JEANNE D'ARC, nous ſauva du danger d'être vainqueurs, — c'eſt-à-dire, en d'autres termes, d'être les auteurs de notre propre ruine. Cette illuſtre Héroïne n'a-t-elle laiſſé aucuns deſcendans après elle? Et, dans ces tems modernes, ne ſauriez-vous trouver une JEANNE D'ARC pour commander les flottes & les armées de Sa Majeſté très-*Chrétienne*, & nous repouſſer dans notre Iſle? Il ſemble que vos Généraux actuels, malgré leur grande ſupériorité, trouvent la tâche trop forte pour eux. Ce n'eſt pas mon affaire de décider ſi cela donne une grande idée de votre intrépidité ou de votre conduite comparée à la nôtre. — Je préfere de terminer cette lettre par une obſervation beaucoup plus importante en elle-même, & plus analogue à mon ſujet. Il fut un tems dans nos annales où les *Anglois* ſe regardoient comme les plus infortunés des hommes pour avoir été chaſſés de *France*, parce qu'ils penſoient que c'étoit là une perte irréparable.

Cependant le tems & la réflexion leur ont fait ſupporter leur deſtin, & ils ont appris de l'expérience ce qu'ils n'auroient pas appris de la raiſon ; que c'étoit un bonheur pour eux d'avoir été vaincus, parce que durant toute leur conteſtation, ils n'avoient fait que courir après un ombre, en perdant la réalité, — & ſacrifiant les véritables intérêts de leur patrie à la vaine gloire des conquêtes. Cependant la *France* n'étoit pas à mille lieues de diſtance de l'*Angleterre ;* & l'on ne peut pas dire qu'il y ait de la comparaiſon entre la *France* & l'*Amérique*, tant pour la ſalubrité de l'air, l'agrément du pays, le ſol, le climat, & les productions, que pour le génie du peuple, le caractere, le nombre, les richeſſes enfin des deux contrées.

Je ſuis très-perſuadé que Monſieur NECKER, tout *François*, tout homme impartial, ſentira la juſteſſe de cette derniere obſervation, & ſera parfaitement à cet égard de mon ſentiment.

Dans cette croyance, je ſuis bien ſincérement,

Monſieur,

Votre très humble & obéiſſant Serviteur,

J. T.

LETTRE VI.

*Examen des avantages que retireroit l'*Amérique *d'affermir ſon indépendance dans la guerre actuelle.*

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

Après avoir montré que l'*Angleterre* ne pourroit gagner, mais qu'au contraire elle perdroit néceſſairement à la réduction, ou à la conquête, ou au recouvrement, ou à la ſoumiſſion de l'*Amérique* (le nom n'y fait rien) nous allons à préſent conſidérer le revers de la médaille, & ſuppoſer que l'*Amérique*, avec l'aſſiſtance de ſes bons & grands alliés, réduira l'*Angleterre* à l'état le plus abject de miſere & de pauvreté. L'*Amérique*, la reconnoiſſante *Amérique*, triomphe de ſon ancienne protectrice & ſe réjouit de ſa ruine. C'eſt un Empire naiſſant. Point d'Evêques, point de nobles,

point de Rois. Vous ſavez, Monſieur, que c'eſt là le langage du Dr. PRICE, ce fameux Républicain; mais peut-être ignorez-vous que le véritable Auteur de cette ſentence prophétique n'a jamais été nommé juſqu'à préſent. Maintenant qu'il eſt mort, je ſuis libre de le déclarer : vous ne l'auriez jamais cru; c'eſt feu Monſieur TURGOT, votre prédéceſſeur. Dans une lettre de *Paris* du 18 *Fevrier* 1777, & envoyée à *Gloceſter* ſous un couvert très-patriotique, il dit: *Je fais des vœux pour la liberté des Américains, parce que ce ſera le premier exemple d'un grand peuple qui n'ait ni Rois, ni Nobleſſe.* Quel délire dans la bouche d'un homme qu'on m'a aſſuré être lui-même d'une famille noble, d'une ancienne maiſon! Quoi qu'il en ſoit, comme le Dr. PRICE, lors de ſon voyage à *Paris*, eut pluſieurs entretiens avec Monſieur TURGOT, il eſt probable qu'il recueillit de ſa bouche cet excellent aphoriſme; car, dans ſon fameux pamflet en faveur des *Américains*, il ſe ſert exactement des mêmes termes, avec le petit ornement de ſa façon, *ſans Evéques*, (quoique, comme les mots *Evéques* & *Prétres* ſont quelquefois employés dans l'Ecriture comme termes ſynonimes, le Dr. PRICE ait réellement deſſein de déſaprouver toutes les ſortes ou *toute*

ſorte de hierarchies, quoique limitées, comme incompatibles avec les libertés de l'Egliſe chrétienne. Cela ſoit dit en paſſant. Mais, pour revenir à notre ſujet, l'*Angleterre* eſt donc réduite au dernier abaiſſement, & rampante dans la pouſſiere, tandis que les *Bandes Américaines*, enlaſſées dans les *Lis* de *France*, ſont partout triomphantes? — Qu'arrivera-t-il enſuite? — Mais vraiment, après cette SÉPARATION TOTALE, le gros du peuple, de l'autre côté de l'*Atlantique*, commencera à s'éveiller de ce rêve brillant & à réfléchir ſur ſa ſituation actuelle en la comparant avec le paſſé; & c'eſt là ce qu'il ne tardera pas à faire, parce que la peur & l'appréhenſion du pouvoir tyrannique de l'*Angleterre*, ce monſtre exécrable, ſeront pour lors ceſſées, & qu'il ne ſera plus effrayé par ces épouvantails d'hiſtoires de tortures, de queſtions, de chaînes, de morts, de ſpectres ſanglans. Comme donc il ſera parfaitement tranquile de ce côté, il tournera les yeux d'un autre, & il manquera pas de ſe rappeler ce que lui avoient promis ſes chefs artificieux, pour l'engager dans cette querelle.

Grandes & glorieuſes, en vérité, étoient les eſpérances dont on l'avoit bercé! Il alloit de-

venir le peuple le plus heureux de tous les peuples heureux, dès qu'il auroit ſecoué le joug de la *Grande-Bretagne*, & affermi ſes droits inaliénables, ſon *indépendance naturelle*. Quand cet heureux jour ſeroit venu, tous les griefs, toutes les plaintes devoient ceſſer pour toujours. Le peuple de l'*Amérique* devoit avoir le bonheur ſuprême d'être gouverné à la *Locke*, le ſeul des Gouvernemens qui fût juſte, qui fût libre, & par conſéquent le ſeul qu'il convînt de choiſir à un peuple libre, tel que les *Américains*; parce que tout homme ſeroit ſon propre légiſlateur, ſon propre juge & ſon propre guide dans une République ainſi formée ſur l'égalité & la liberté. Alors perſonne n'auroit été contraint de payer quelque taxe que ce ſoit, qu'autant qu'il y auroit préalablement conſenti. — En un mot, toute jalouſie, toute diſcorde, toute faction, auroient été bannies d'un tel Etat; & l'harmonie, la concorde, la paix, l'amitié auroient régné partout. Tels étoient les honneurs, tels étoient les avantages ineſtimables réſervés pour les *Américains*.

Fort bien; mais, dans la ſuppoſition qu'on ſoit venu à bout de ſecouer le joug onéreux de la *Grande-Bretagne*, (Oh! puiſſent les *Bretons*

avoir la ſageſſe & le courage de ne jamais impoſer une ſeconde fois le joug aux *Américains*, comme à des concitoyens, à quelque condition que ce ſoit) il eſt naturel de demander, qu'ont gagné ces rebelles par le changement auquel ils aſpiroient depuis ſi longtems, après tant de bruit & d'oſtentation? Ils y ont gagné ce qui en devoit infailliblement réſulter, d'avoir vu échouer des promeſſes qu'on n'avoit jamais eu deſſein de remplir, s'il eſt vrai qu'on puiſſe appeler *gains* de pareilles acquiſitions; ils y ont gagné partout des revers, accompagnés de dépit & d'indignation; car ils voient maintenant que tous les beaux diſcours & les ſéduiſantes promeſſes de leurs chefs patriotes n'étoient pour rien autre choſe —— que pour les amuſer & les tromper. Ils ſentent maintenant que les petits doigts de leurs Gouverneurs républicains de nouvelle invention, ſont plus peſans que tout le corps de la Conſtitution douce & limitée de la *vieille Angleterre*, & que, ſemblables aux grenouilles qui ne voulurent pas d'un *foliveau* pour Roi, ils ſont obligés maintenant à ſe ſoumettre à la tyrannie de cent *vautours*.

De là les mécontentemens, les plaintes & les clameurs s'éleveront & doivent s'élever de tous

côtés, auſſi longtems que les mécontens auront des langues pour parler, ou des voix pour ſe faire entendre ; & comme l'exemple des premiers mécontens, quand ils étoient ſous le Gouvernement *Anglois*, avec leurs prétendues liſtes de griefs, ſera encore frais dans leurs mémoire, ils s'en prévaudront pour tourner contre eux leurs propres batteries, & pour les attaquer avec leurs propres armes. Rien, en vérité, ne peut être plus juſte qu'une pareille récrimination; ſurtout, ſi l'on conſidere que la provocation, dans le dernier cas, ſera, à tous égards, infiniment plus grande que dans le premier; car exagérez tant qu'il vous plaira les maux qu'ont ſouffert les *Américains* ſous le Gouvernement *Anglois*, & peignez-les ſous les traits les plus affreux — encore, qu'étoient-ils ? rien de plus que des nains & des pigmées en comparaiſon de ces coloſſes de tyrannie & d'oppreſſion que le gros du peuple a déjà éprouvés, & qu'il continuera de ſouffrir ſous ſes nouveaux maîtres. Et la réflexion que les mêmes hommes qui précédemment ſe diſoient leurs défenſeurs & leurs libérateurs, ont à la fin levé le maſque, & ſont devenus leurs tyrans & leurs oppreſſeurs reéls, ſervira de nouveau à ulcérer cette indignation générale.

De là l'on peut juſtement conclure que les démagogues *Américains*, qui doivent à l'avenir jouer un rôle ſous leurs arbres de la liberté & dans d'autres lieux de rendez-vous publics, déclameront & feront entendre, d'une voix foudroyante, & certainement avec raiſon, des diſcours à peu-près conçus en ces termes.

„ Quand ce pays proſcrit étoit ſous la pro-
„ tection de l'*Angleterre* — protection hélas!
„ que nous ne pouvons plus eſpérer d'obtenir
„ jamais — nos Gouvernemens étoient auſſi
„ libres que la nature de l'homme & notre ſi-
„ tuation particuliere pouvoient le permettre.
„ Nous n'étions aſſujettis à d'autres entraves
„ qu'à celles que notre Mere-Patrie croyoit in-
„ diſpenſables, & que, comme telles, elle eſti-
„ moit néceſſaires pour compenſer, en quelque
„ ſorte, le grand nombre d'avantages, faveurs
„ & protections que nous recevions d'elle, ſans
„ exiger de nous la moindre contribution aux
„ charges générales. Bien plus, les entraves
„ même n'étoient que *nominales*; car vous ſa-
„ vez tous que nous trouvions toujours les
„ moyens de nous y ſouſtraire, quand il étoit
„ de notre intérêt de le faire, & que notre in-
„ dulgente mere fermoit bonnement les yeux

„ ſur ces tranſgreſſions, de ſorte qu'en effet
„ ce n'étoit pas des entraves pour nous. Mais
„ à préſent, — oh funeſte revers! combien
„ nous ſommes changés! Qu'allons-nous deve-
„ nir! Nous voici actuellement eſclaves
„ de nos concitoyens, qui après nous avoir
„ dupés & trompés de la maniere la plus in-
„ ſigne, ſe rient maintenant de notre cré-
„ dulité. Ils nous menent aujourd'hui avec
„ une verge de fer; ils nous font connoî-
„ tre & ſentir que leurs prohibitions, ordres
„ & réglemens ne ſeront plus comme autrefois
„ diſpenſés à notre gré, ou éludés impuné-
„ ment, mais exécutés ponctuellement & à la
„ rigueur. — Malheur à l'homme qui les
„ tranſgreſſera! Les amendes, les empriſonne-
„ mens, les châtimens corporels, la mort mê-
„ me, voilà ce qui lui eſt réſervé. Quant aux
„ promeſſes d'une République libre & égale,
„ & aux avantages d'une Société gouvernée à
„ la Locke; — tout s'eſt évanoui, juſqu'à
„ la date même. A la vérité, il eſt évident
„ aujourd'hui qu'ils n'ont jamais prétendu
„ qu'on ſe ſouviendroit de ces promeſſes,
„ qu'autant qu'elles pourroient ſervir à nos
„ Gouverneurs actuels à établir leur pouvoir.
„ Mais à préſent on nous dit gravement que

„ les tems s'oppoſent à un ſyſtême auſſi re-
„ lâché que ſeroit celui de laiſſer à chaque
„ homme la liberté d'être lui-même ſon Légiſla-
„ teur, ſon Gouverneur & ſon Cenſeur. Les
„ tems exigent que les rênes du Gouvernement
„ ſoient tenues d'une main plus roide & plus
„ forte qu'autrefois; & que quiconque s'avi-
„ ſeroit de prendre de trop grandes libertés
„ avec ces Etats naiſſans, apprenne à ſes dé-
„ pens, que le glaive n'eſt pas inutilement re-
„ mis en leurs mains.

„ Voilà pourquoi nous les entendons mainte-
„ nant nous dire pour la premiere fois: qu'il eſt
„ de notre devoir de reſpecter le Gouvernement
„ ſous lequel nous vivons, & que ni la liberté
„ de la preſſe, ni la liberté du diſcours, ne ſe-
„ ront accordées qu'autant qu'elles ne pourront
„ nuire à la ſureté publique; — prétextes pour
„ faire valoir leur pouvoir & leur dignité. Ainſi
„ font ces hommes qui auparavant ne ceſſoient
„ de parler des inconvéniens des dignités; & d'in-
„ venter & répandre mille menſonges & calom-
„ nies contre le meilleur & le plus doux des
„ Gouvernemens. — Ainſi ils nous refuſent juſ-
„ qu'à la triſte conſolation de nous plaindre de
„ leurs procédés injuſtes & tyranniques. Le

„ mot, *ennemi* de l'*Amérique*, ſi ſouvent dans
„ leurs bouches & dans les bouches de leurs
„ partiſans & de leurs prôneurs, eſt un mot de
„ nouvelle fabrique, inconnu à nos anciennes
„ loix, & qui nous a été inconnu à nous-mê-
„ mes juſqu'à l'infâme regne de ces Inquiſi-
„ teurs républicains. — Il eſt vrai qu'à l'exem-
„ ple des Inquiſiteurs d'Eſpagne, leurs ſangui-
„ naires prédéceſſeurs, ils ont établi une ſorte
„ d'HÉRÉSIE d'ETAT qui doit ſignifier tout ce
„ qu'ils voudront & leur procurer par conſé-
„ quent un moyen commode de faire ſentir
„ leur malignité à quiconque aura la hardieſſe
„ de leur réſiſter ou même de blâmer leurs
„ méchantes actions.

„ L'on prétendoit autrefois que nous n'au-
„ rions point eu de factions & de diviſions en-
„ tre nous, ſans les faux-freres qui faiſoient
„ des efforts continuels pour nous enchaîner à
„ l'*Angleterre*. — Ces chaînes ſont totalement
„ rompues, — jamais on ne pourra les ré-
„ joindre. Mais s'enſuit-il qu'il n'y ait plus
„ d'animoſités entre nous, & peut-on dire que
„ les jalouſies & les factions ne ſubſiſtent plus
„ maintenant parmi nous? — Bien loin de là,
„ le malheureux eſprit de diſcorde n'a jamais

„ autant régné qu'à préſent. Il a infecté tou-
„ tes les parties de l'*Amérique* d'une extrémité
„ à l'autre. Par exemple, *Nous*, aſſurément
„ *ſujets* de cette République égale & libre,
„ avons juſte *raiſon* de nous plaindre, d'avoir
„ été dupés, trompés & trahis. Mais, quant
„ à nos maîtres impérieux, aux acteurs de
„ notre ruine, quelle ſorte de complaiſance &
„ de concorde regne entre *eux*? Aucune; —
„ car nous ſavons très-bien qu'ils ſont jaloux
„ du pouvoir l'un de l'autre; nous ſavons qu'ils
„ vont continuellement formant des plans
„ pour ſe ſurprendre & ſe ſupplanter, — &
„ qu'ils font uſage de toutes ſortes de moyens,
„ ſoit de force ou de fourberie, de ſubornation
„ ou de terreur, s'ils ſont praticables,
„ pour parvenir à leurs fins, & écraſer leurs
„ concurrens. Et à l'égard de l'aigreur & de
„ l'antipathie qui ſubſiſtoient autrefois entre
„ les Colonies du Nord & du Sud, — ſont-
„ elles ralenties? Sont-elles adoucies & cal-
„ mées depuis notre derniere révolution? Non,
„ elles ne le ſont pas. Au contraire, toutes les
„ haines & averſions ſont ſi animées & enflam-
„ mées, par cette même meſure, par les re-
„ proches & les récriminations qui s'en ſuivent,
„ qu'on eſt menacé de guerre civile. De plus,

„ on ſait parfaitement que la plupart de nos „ Etats ont des prétentions les uns ſur les autres ; que ſouvent ils ſe ſont plaints d'empietemens mutuels & d'uſurpations réciproques ; & que c'eſt la crainte de la Mere-Patrie „ qui les a retenus dans les bornes & les a empêchés de ſe porter à des éclats violens. — „ Dans quel état ſont donc les choſes à préſent ? Mais vraiment, maintenant que cet „ empêchement ne ſubſiſte plus les réclamations aſſoupies ſont réveillées, & l'on ſe „ répand en reproches avec un nouvel acharnement & une plus violente ſoif de vengeance. — De ſorte que, dans le fait, nous „ ne ſommes guere mieux que dans un état de „ guerre, quoique, ſelon les apparences, nous „ ſoyons en paix.

„ Enfin, notre pays natal n'eſt nullement „ déſirable même pour nous, & beaucoup „ moins encore pour d'autres. C'étoit autrefois un azile pour le reſte du monde ; mais „ aujourd'hui ce n'eſt pas un lieu de ſureté même pour les nationaux. Déjà il en „ eſt ſorti un grand nombre pour aller en „ *Europe* dans le pays de leurs peres, & un „ nombre plus grand encore s'eſt retiré bien

„ avant dans les terres le long des lacs, pour
„ y faire de nouveaux Etabliſſemens & former
„ de nouveaux Gouvernemens ; c'eſt une
„ choſe, diſent-ils, à laquelle nous avons au-
„ tant de droit que nous en avions de rompre
„ avec le Gouvernement d'*Angleterre* qui nous
„ avoit protégés & défendus ſi longtems. —
„ Oui, ajoutent-ils, nous pouvons dire que
„ nous avons un droit bien plus juſte de nous
„ ſéparer de vous, que de la *Grande-Bretagne*
„ envers qui nous avions contracté les obliga-
„ tions les plus étroites durant que nous étions
„ ſous ſon Gouvernement, Gouvernement le
„ plus doux & le plus bienfaiſant de la terre! Et,
„ pour nous montrer que c'eſt tout de bon,
„ ils nous mettent au défi & menacent même
„ de nous envahir (ſuivant la prophétie faite
„ longtems auparavant par un patriote *An-*
„ *glois*) avec un corps de cavalerie, à la ma-
„ niere des Tartares d'*Europe* & d'*Aſie*, —
„ ſachant bien qu'ils ne courent pas les riſques
„ d'être envahis par nous.

„ Parmi les grands avantages dont nous
„ avons joui autrefois, nous avions celui de
„ pouvoir repoſer tranquillement dans nos lits
„ ſans crainte d'être preſſés pour le ſervice de

„ mer ou de terre, — même pour la défenſe
„ de notre propre pays contre les forces de
„ *France* & d'*Eſpagne*, ou de toute autre Puiſ-
„ ſance étrangere; la Mere-Patrie s'étant gé-
„ néreuſement chargée de faire toutes ces
„ choſes pour nous, aux dépens de tant de
„ de ſang & de tréſors. — De ſorte qu'à moins
„ que nous ne fuſſions portés par choix & par
„ goût à l'état militaire, aucun de nous n'étoit
„ *forcé* d'abandonner ſa ferme, ſon commerce,
„ ſes pêches ou ſa marchandiſe, pour s'enrô-
„ ler au ſervice public en qualité de matelot
„ ou de ſoldat. Mais à préſent il faut que nous
„ ſoyons enrôlés dans la milice, bon gré mal-
„ gré, & entrer en campagne, au premier
„ ſignal. Le même ſort nous eſt réſervé dans
„ le ſervice de mer; nous ne ſommes plus nos
„ maîtres, ni dans nos maiſons, ni même dans
„ lits. Le langage d'aujourd'hui eſt que cha-
„ que République doit fournir ſon contingent,
„ de vaiſſeaux de guerre, de frégates, de croi-
„ ſeurs & gardes-côtes, pour ſa propre défen-
„ ſe. Telles ſont les nouvelles doctrines qu'on
„ nous prêche, à nous *Americains*; nous n'en
„ avions jamais entendu de pareilles avant ces
„ heureux tems.

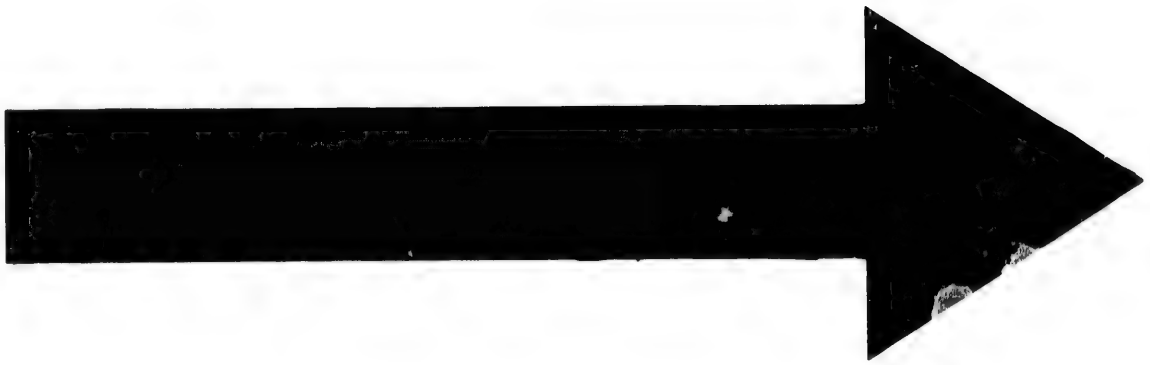
„ La liberté & l'encouragement du commer-
„ ce étoit un autre grand prétexte pour nous
„ engager dans la derniere révolte. A cet
„ égard, comme à tout autre, on nous faiſoit
„ accroire d'étranges choſes qui n'avoient au-
„ cun fondement, ce que l'expérience nous
„ l'apprend à préſent que nous voyons &
„ ſentons, maintenant un peu trop tard, que
„ la Mere-Patrie, loin d'avoir formé le deſſein
„ de nous appauvrir, s'occupoit continuelle-
„ ment des voies & des moyens qui pouvoient
„ nous enrichir, quelquefois même à ſon pro-
„ pre détriment, en nous accordant divers
„ priviléges contre elle-même. Par exemple,
„ elle mit de forts impôts ſur le fer des autres
„ pays, quoique ce fût une matiere brute, une
„ matiere indiſpenſable pour ſes manufactures,
„ & affranchit de toute taxe celui de l'*Amèri-*
„ *que*. Elle fit la même choſe pour le chanvre
„ étranger, & ajouta une prime très-conſi-
„ dérable pour la culture & l'importation du
„ nôtre. Elle tint la même conduite relative-
„ ment à notre poix & à notre goudron, à
„ notre indigo & à notre bois de teinture, & à
„ divers autres articles, de maniere que, tan-
„ dis que les productions étrangeres étoient
„ chargées, & découragées par des impôts con-

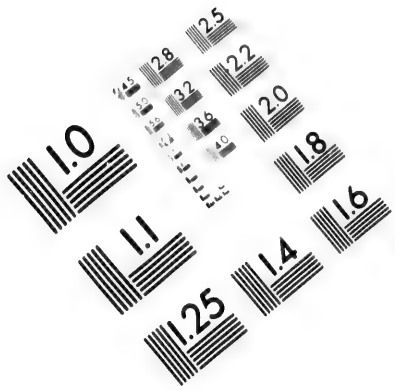
„ ſidérables, les nôtres, au contraire, étoient
„ alimentées & encouragées par de grandes &
„ généreuſes primes. Quant au tabac, elle en
„ donna à l'*Amérique* un privilége tellement
„ excluſif, qu'elle défendit non-ſeulement l'en-
„ trée tu tabac cultivé dans l'Etranger, mais
„ qu'elle en interdit la culture dans la *Grande-*
„ *Bretagne*. De plus, à l'égard de nos pêches
„ & de tout leur produit, elle nous accorda
„ preſque toutes les mêmes faveurs & permiſ-
„ ſions qu'elle avoit accordées à ſon propre
„ peuple, & peut-être fit-elle plus qu'elle n'au-
„ roit voulu ſi elle eût conſidéré notre ſitua-
„ tion avantageuſe. — Mais, pour dire la
„ vérité d'un ſeul mot, elle nous regardoit
„ comme des enfans chéris, pour qui elle
„ croyoit ne pouvoir jamais faire aſſez, & nous
„ traitoit en conſéquence avec une tendreſſe
„ particuliere & diſtinguée, parce que nous
„ étions ſi éloignés d'elle. En un mot, dans
„ preſque toutes les cas où les intérêts de l'*An-*
„ *gleterre* & de l'*Amérique* ſembloient ſe heur-
„ ter, elle donnoit la préférence à l'*Amérique*.

„ Cependant, mes contitoyens de l'*Améri-*
„ *que*, c'étoit-là le tyran, le cruel & ſangui-
„ naire tyran, qu'on nous a appris à regarder

re, étoient
grandes &
ac, elle en
tellement
lement l'en-
nger, mais
la *Grande*-
nos pêches
us accorda
s & permiſ-
ſon propre
u'elle n'au-
notre ſitua-
our dire la
s regardoit
ur qui elle
ſez, & nous
e tendreſſe
e que nous
mot, dans
êts de l'*An*-
ent ſe heur-
l'*Amérique*.

de l'*Améri*-
el & ſangui-
s à regarder





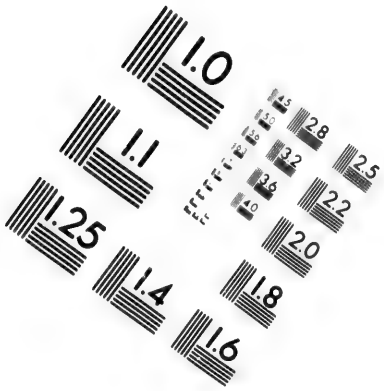
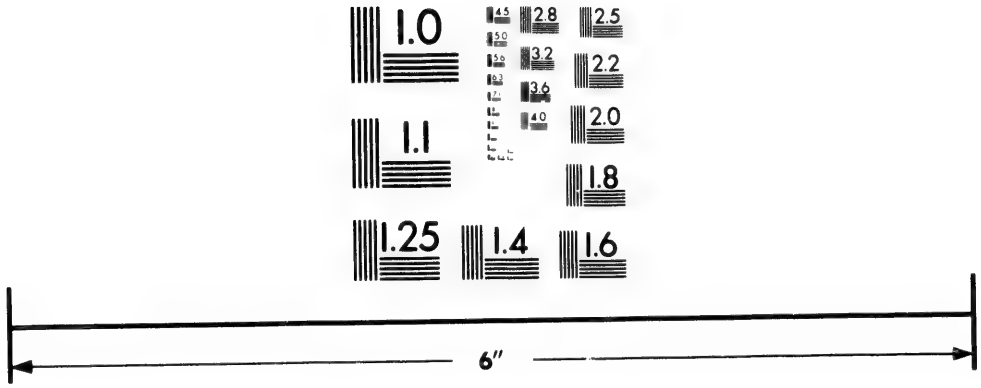
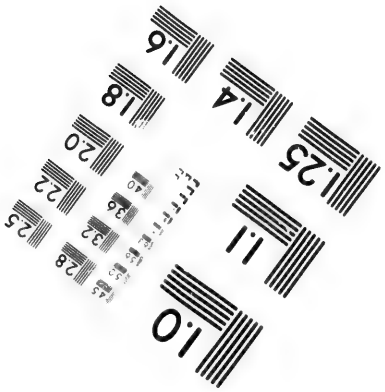
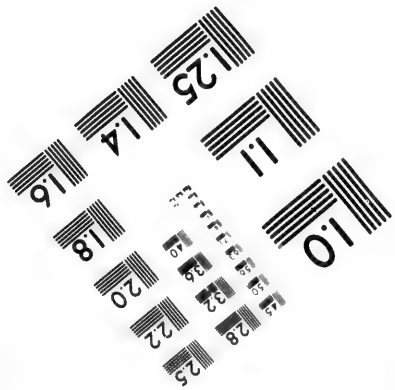


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

„ comme machinant notre ruine & deſtruction ;
„ c'étoit elle qu'on nous peignoit des couleurs
„ les plus odieuſes & ſous les traits les plus
„ affreux. Combien notre erreur ne nous a
„ t-elle pas été fatale ! Et quel châtiment ne
„ méritent pas ces hommes pour nous y avoir
„ entraînés ! Jamais ils ne nous laiſſerent con-
„ noître la vérité des faits, que lorſqu'il étoit
„ trop tard ; mais ils nous ont employés com-
„ me leurs inſtrumens pour poignarder le meil-
„ leur de nos amis & de nos bienfaiteurs, par-
„ ce qu'il oppoſoit un obſtacle à leurs vues
„ de grandeur & d'ambition. Helas ! en leur
„ ſervant d'inſtrumens, nous avons commis une
„ eſpece de ſuicide.

„ Les *François*, nos grands & bons alliés,
„ nous dédommageront-ils des ces maux & de
„ ces pertes ? Nous feront-ils des remiſes &
„ des rabais ? Nous accorderont-ils des privilé-
„ ges excluſifs, & des monopoles en notre
„ faveur & à leur détriment ? Non, ils n'en
„ feront rien ; car, à préſent qu'ils ſont par-
„ venus à leurs fins, c'eſt-à-dire à renverſer la
„ puiſſance de l'*Angleterre*, par notre aſſiſtan-
„ ce, ils n'ont plus beſoin déſormais de notre
„ aide & de notre ſervice ; & il ne nous reſte

„ plus qu'à nous tirer nous-mêmes d'affaire comme nous pourrons. En un mot, les choſes „ ſont aujourd'hui changées de face, & ils „ nous ſervent comme nous avons ſervi les „ *Anglois*. Ils nous font parfaitement entendre „ par leurs inſinuations, qu'en aimant la trahiſon, ils haïſſoient le traître.

„ Ce n'eſt pas tout: on nous faiſoit accroire „ que lorſqu'une fois nous aurions obtenu notre objet favori, l'*Indépendance*, nous ſerions „ dans le cas d'acheter & de vendre avec des „ bénéfices beaucoup plus conſidérables que „ nous ne faiſions ou pouvions faire auparavant. O Américains! dites, ſi vous le pouvez, eſt-ce là le fait ou non? — Après „ avoir eſſayé de tous les marchés de l'Europe, „ ne ſommes-nous pas obligés de revenir au „ marché *Anglois* pour tous les articles utiles, „ comme à notre derniere reſſource, quoique „ nous puiſſions nous pourvoir ailleurs de bagatelles? Nous ſavons maintenant par expérience que les *Anglois* vendent de meilleures marchandiſes & à meilleur marché; & „ qu'avec cela ils peuvent donner un plus long „ crédit. A l'égard du dernier article, le *long* „ *crédit*, il fut un tems où l'on pouvoit dire

„ avec certitude, que toute l'*Amérique* faiſoit
„ ſon commerce ſur le crédit des *capitaux An-*
„ *glois*. Nos marchands achetoient des mar-
„ chandiſes Angloiſes à *long crédit*, & ſi la re-
„ miſe en étoit faite à l'*Angleterre* dans le cours
„ de l'année, on en eſtimoit le *payement bon;*
„ ſi dans le cours de la ſeconde année, il n'é-
„ toit pas encore cenſé *fort mauvais;* & plu-
„ ſieurs de nos marchans faiſoient fond ſur la
„ patience de leurs créanciers *Anglois* au point
„ de ne payer qu'après la troiſieme année ex-
„ pirée; ſans compter ceux qui n'eurent ja-
„ mais la volonté de faire aucun payement.
„ En attendant, lorſqu'on avoit diſpoſé de ces
„ marchandiſes en *Amérique*, à quel uſage ſer-
„ voit l'argent qui en revenoit là? à quoi
„ l'employoient ordinairement nos aventuriers
„ Américains? —— On le prêtoit à huit pour
„ cent d'interêt; —— ou l'on s'en ſervoit pour
„ trafiquer dans les établiſſemens *Eſpagnols*, où
„ les gains étoient de vingt pour cent; ou pour
„ l'acquiſition de terres dans nos Provinces;
„ de ſorte que, de l'une ou l'autre de ces ma-
„ nieres, nos aventuriers Américains deve-
„ noient de riches & grands Seigneurs aux dé-
„ pens de leurs créanciers *Anglois*. Mais com-
„ bien les tems ſont changés en peu d'années?

„ Nos correſpondans Européens, auſſi bien en
„ France que dans les autres pays, prétendent à
„ préſent que c'eſt à nous à *nous* fier à eux,
„ & non à *eux* à ſe fier à nous; & ils regardent
„ comme une indulgence ſinguliere de nous ac-
„ corder ſix mois de crédit, au lieu de dix-huit
„ mois ou deux ans que nous avions autrefois.
„ D'un autre côté, nous voyons, par une ex-
„ périence qui nous coûte cher, que les *An-*
„ *glois* nous donnoient un plus haut prix de
„ nos productions *Américaines* en tout genre,
„ que nous ne pouvons obtenir ailleurs en
„ tems de paix; & que le payement en étoit
„ beaucoup plus avantageux, en ce qu'il étoit
„ fait avant que les marchandiſes fuſſent arri-
„ vées en *Angleterre*. Cependant ces généreux
„ correſpondans & ces bienfaiteurs ſi complai-
„ ſans étoient le même peuple que nos Chefs
„ nous repréſentoient comme les plus fripons,
„ les plus perfides & les plus déshonnêtes né-
„ gocians du monde commerçant. Oh! puiſ-
„ ſions-nous ne rencontrer jamais de mar-
„ chands plus mauvais payeurs, ou plus dés-
„ honnêtes qu'eux!

„ Mais ſurtout nos TAXES! Oui, nos Ta-
„ xes! — car le corps légiſlatif Britannique

„ nous impoſa une très-énorme, une très ac-
„ cablante taxe de trois ſols ſur une livre de
„ thé & d'un demi-ſol de timbre ſur les pa-
„ piers-nouvelles. Il en faut convenir, c'é-
„ toient là des charges bien intolérables; —
„ une cauſe bien ſuffiſante pour ſe révolter &
„ ſecouer un joug auſſi oppreſſif! Mais à pré-
„ ſent, — qu'eſt-ce que nous payons? —
„ Ou plutôt, — qu'eſt-ce que nous *ne* payons
„ pas? Hélas! à peine pourroit-on nommer un
„ ſeul article parmi les choſes animées & ina-
„ nimées, du produit de la terre ou des eaux,
„ ou du réſultat de notre induſtrie & de nos
„ travaux, qui ſoit à l'abri des funeſtes eſſains
„ de ces inſectes dévorans. Ils mettent des
„ taxes ſur tout; encore diſent-ils que ce n'eſt
„ pas aſſez, & qu'ils en mettront encore plus.
„ Enfin, l'*Amérique* s'eſt engagée pour des ſie-
„ cles dans une dette de millions ſur millions,
„ afin d'obtenir, — quoi? Mais vraiment!
„ pour qu'une troupe de PARVENUS ingrats
„ puiſſent établir, dans un pays libre, le titre
„ autrefois inconnu de Princes & de Princeſſes.

On auroit pu dire beaucoup plus ſur le même ſujet, & il eût été facile de s'étendre davantage ſur la plupart de ces points; mais je ſuis per-

ſuadé que cet eſſai vous paroîtra ſuffiſant pour éclaircir & prouver mon grand objet, —— ſavoir, que les *Américains*, auſſi bien que les autres Puiſſances, agiſſent directement contre leurs propres intérêts dans la querelle actuelle. Ils travaillent à leur propre ruine en entreprenant de nous culbuter & nous détruire; car, s'ils parvenoient à leur but, nous ſerions les *gagnans*, & eux les *perdans*. Etrange métamorphoſe où tout eſt renverſé! Il y a inconteſtablement des antipodes dans le monde phyſique; mais des antipodes dans le monde moral politique & commerçant, c'eſt là un nouveau phénomene, réſervé aux politiques & aux hommes d'Etat de ce ſiecle. A l'égard de la vérité des faits avancés dans cette harangue patriotique que nous avons miſe dans la bouche d'un *Américain* futur, on peut dire qu'ils ſont évidens & inconteſtables, au moins autant qu'il s'agit des faveurs & des libéralités de l'Angleterre. Quant aux petites fleurs de réthorique ſemées çà & là, elles ſont de peu de conſéquence, & on les peut admettre ou rejeter ſelon que mes lecteurs le jugeront à propos. Une choſe pourtant, Monſieur, que je préſume que vous m'accorderez ſans difficulté, c'eſt que rien n'eſt plus commun parmi les hommes,

ſiſant pour
et, —— ſa-
en que les
ent contre
lle actuelle.
en entre-
détruire ;
, nous ſe-
. Etrange
! Il y a in-
s le monde
le monde
t là un nou-
iques & aux
égard de la
e harangue
s la bouche
e qu'ils ſont
autant qu'il
de l'Angle-
réthorique
conſéquen-
ejeter ſelon
opos. Une
je préſume
ulté, c'eſt
es hommes,

que de ſe faire réciproquement des reproches quand leurs projets favorits échouent & de ſe jeter le blâme de part & d'autre pour s'en décharger eux-mêmes.

Les *Américains* ſe trouveront dans cet état; ils ſeront fruſtrés de leurs eſpérances, univerſellement mécontens, & prodigieuſement vexés, de ſorte que l'affaire de leur ſéparation d'avec l'*Angleterre* ne ſera pas plutôt conſommée, qu'ils éclateront en reproches les uns contre les autres pour avoir été les auteurs de leurs ſouffrances reſpectives. En un mot, ils accompliront la remarque qu'a fait Horace depuis tant de ſiecles,

„ Virtutem incolumem odimus,
„ Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Quant à la future grandeur de l'*Amérique*, & à ce qu'elle ſoit un Empire naiſſant ſous un Chef, ou républicain, ou monarchique, c'eſt une des idées les plus frivoles & les plus chimériques qui ſoient jamais ſorties de la tête d'un faiſeur de romans; car il n'y a rien dans le génie du peuple, dans la ſituation du pays & dans la nature des différens climats, qui tende à ap-

puyer une telle ſuppoſition. Au contraire, on ne peut réfléchir ſur l'antipathie mutuelle des divers Etats, leurs intérêts oppoſés, leurs différences de Gouvernemens, d'habitudes & de manieres, ſans regarder tout cela comme des préſages aſſurés que les *Américains* n'auront point de centre d'union entre eux, & nul intérêt commun qui les lie, quand le pouvoir & le Gouvernement de l'*Angleterre* ſeront finalement ceſſés. De plus, ſi l'on conſidere comment leur pays eſt entrecoupé & diviſé par de grandes baies, de vaſtes rivieres & lacs, & par des chaînes de montagnes, — ſurtout, ſi l'on fait attention aux immenſes régions de l'intérieur, ſans compter les établiſſemens de derriere, où l'on n'a pas encore pénétré, il eſt de la plus grande probabilité que les *Américains* ne pourront jamais former un ſeul & même Empire, ſous quelque eſpece de gouvernement que ce ſoit. Il ſemble que leur deſtin ſoit d'être un peuple déſuni juſqu'à la fin des tems. En un mot, la ſeule ſuppoſition probable qu'on puiſſe former aujourd'hui ſur leur compte ſe réduit à ceci : qu'étant auſſi jaloux par caractere, auſſi ſoupçonneux, auſſi méfians qu'ils le ſont les uns des autres, ils ſe diviſeront & ſe ſubdiviſeront en petites Societés ou Principautés, ſuivant les

dvifions naturelles, ou limites ſuſmentionnées de leur pays, & qu'en général chacune d'elles ſera plus attentive à pourſuivre ſes diſputes & querelles intérieures, qu'ambitieuſe de s'engager dans des guerres extérieures & des expéditions éloignées. Ils n'auront ni le loiſir, ni le goût, ni la capacité pour de pareilles entrepriſes. —

Cette matiere pourroit être traitée plus au long & préſentée ſous différens points de vue; mais, comme j'ai déjà mis aſſez votre patience à l'épreuve, je ne paſſerai pas outre; & j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très humble & très-dévoué Serviteur,

J. T.

LETTRE VII.

Plan d'une Pacification générale; avec des Remarques.

A MONSIEUR NECKER.

CUI BONO?

MONSIEUR,

Actuellement nous pouvons appercevoir la terre: une lettre de plus me menera à la fin de mon *Voyage épiſtolaire*. La paix eſt le port pour lequel je gouverne, & auquel je deſire arriver pour y laiſſer ma petite barque. Un tel objet ne peut que vous être agréable, ſi c'eſt réellement vous, comme je n'en doute nullement; qui avez recommandé à votre Souverain cette excellente maxime: (*) „ Qu'il n'y a ni con-

(*) On s'eſt permis ici de paraphraſer un peu les paroles de M. Necker, mais on en a conſervé ſtrictement le ſens. Voyez le *Compte rendu* p. 68.

„ quêtes ni alliances quelconques qui puiſſent „ autant contribuer au bonheur & à la gran- „ deur d'un Etat, qu'une conſtante & judi- „ cieuſe attention à l'agriculture, aux manu- „ factures & aux arts de la paix." Comme donc nous ſommes d'accord là-deſſus, *tâchons de nous prêter l'un à l'autre une main ſecourable dans cette grande affaire.*

Peut-être que l'obſcurité de l'agent (c'eſt de moi que je parle & non de vous) pourra former un préjugé contre des propoſitions venant d'une telle ſource. Soit; mais pourtant cela ne doit pas totalement rebuter d'une entrepriſe auſſi honnête; car je me rappelle avoir lu que des artiſtes de *Rome* trouvant les cables dont ils ſe ſervoient pour élever une grande & ancienne colonne, trop longs d'un pouce ou deux, & ne ſachant comment faire, ils ne dédaignerent pas l'avis d'un jeune garçon qui, du milieu de la foule des ſpectateurs, leur cria: *mouillez les cordes & elles ſe raccourciront.* Dociles à cette voix, ils vinrent à bout de leur entrepriſe; la colonne fut placée ſur ſa baſe où elle s'éleve encore de nos jours. Cependant je n'ai jamais ouï-dire que, pour cela, ces artiſtes euſſent été blâmés, ou qu'ils méritaſſent de l'être.

D'ailleurs, toutes les Puiſſances belligérantes ſont très ſérieuſement dégoûtées de toutes leurs opérations militaires: j'oſerai comprendre dans ce nombre les *Hollandois* & les *Eſpagnols*, auſſi bien que les *François*, les *Anglois* & les *Américains*; car ils ſont tous exactement dans le même cas; tous, enfin, ſont parfaitement convaincus qu'ils ſe ſont battus pour une *ombre*, — ou plutôt pour ce qui eſt beaucoup pire qu'une ombre, une réalité d'une eſpece vraiment pernicieuſe & deſtructive. Cependant l'orgueil national les empêche de faire cet aveu ingénu. On pourroit donc dans un pareil cas ne pas rejeter entierement les travaux d'un individu, quelque obſcur qu'on le ſuppoſe; il peut ſe faire qu'il ſuggere des choſes qui ont échappé aux têtes les plus ſaines, ou qu'il préſente des moyens de rapprocher tous les partis les uns des autres, ſans qu'aucun paroiſſe céder ou faire les premieres avances. — Mais, quoi qu'il en ſoit; ſi, comme on a déja fait, on dédaigne encore ſon travail, le deſir de bien faire & le *mens conſcia recti* ne feront pas pour lui une conſolation légere. Je n'envierai jamais la politique d'un Machiavel.

Plan d'une Pacification générale, avec des Remarques.

I. Que tous les pays & places qui ont été pris durant la guerre, ſoient réciproquement rendus, &, autant qu'il eſt poſſible, dans le même état où ils étoient avant le commencement de la guerre. Ce réglement doit être général pour toutes les parties du globe, ſi ce n'eſt pour les places dont on pourroit diſpoſer autrement, ou par le Traité ſuivant.

II. Qu'on faſſe aux *Américains républicains* une ceſſion pleine & entiere de tous les pays ſitués entre les rivieres *Penobſcot* & *Connecticut*, où ſont ſituées preſque en entier les Provinces de *New-Hampſhire*, de *Maſſachuſet*, de *Rhode-Iſland* & de *Connecticut*.

III. Que les *Américains* loyaliſtes ſoient maîtres du diſtrict, qui confine d'un côté à la riviere de *Connecticut* & de l'autre côté à celle de *Hudſon*, & qu'on leur laiſſe auſſi *Long-Iſland* & *Staten-Iſland*.

IV. Que tout le pays depuis la riviere de *Hudſon* juſqu'à la frontiere ſeptentionale de la

Nord-Caroline, contenant partie de la Province de *New-York* toutes les *Jerſeys*, toute la *Penſylvanie*, les trois Comtés inférieures & tout le *Maryland* & la *Virginie*, ſoient cédés pour toujours aux *Américains* républicains. Par ce partage ou cette diviſion des treize Provinces pour leſquelles ils faiſoient la guerre, ils ſeront mis immédiatement en poſſeſſion de neuf. Ils y ſeront indépendans de la *Grande-Bretagne*, & la *Grande-Bretagne* indépendante d'eux.

V. Que les Loyaliſtes gardent les trois Provinces reſtantes; ſavoir la *Nord-Caroline*, la *Sud-Caroline*, & la *Géorgie*.

VI. Comme les Provinces de *New-York*, de *Nord-* & *Sud-Caroline* & la *Géorgie* ſeroit pour lors des aſiles ou places de ſureté pour les réfugiés loyaliſtes, — que le Gouvernement royal & mixte ſoit rétabli dans chacune tel qu'il y étoit autrefois; mais qu'il ſoit ſtipulé que ce Gouvernement ne durera que dix ans à dater du Traité, & qu'à l'expiration de ce terme l'Aſſemblée de chaque Province aura pleine liberté de choiſir telle forme de Gouvernement qu'elle jugera lui convenir.

VII. Que la *Floride Orientale* ſoit cédée à l'*Eſpagne* avec la fortereſſe de *Gibraltar*; moyennant que Sa Majeſté *Catholique* veuille donner en échange l'Iſle de *Porto-rico*, place auſſi peu utile pour Elle, que *Gibraltar* l'eſt pour l'Angleterre.

VIII. Que l'Iſle de *Minorque* ſoit cédée à la Maiſon d'*Autriche*, comme un dépôt intermédiaire entre le port de *Trieſte* en *Dalmatie*, & celui d'*Oſtende* en *Flandre*. Mais que toute l'Iſle avec tous les ports & fortereſſes qui en dépendent, ſoient conſidérés comme un port ouvert & libre, ou un magazin commun, où il ne ſoit payé aucun impôt ni d'importation ni d'exportation; & où les vaiſſeaux de toutes les nations, tant de guerre que marchands, ſoient en ſureté, & libres d'entrer & de ſortir, de charger & décharger, de ſe carener & radouber ſans vexation quelconque; & payant ſeulement les frais néceſſaires aux ouvriers reſpectifs, charpentiers &c. &c.

Que l'Empereur d'Allemagne invite les Puiſſances en guerre à envoyer des Députés à *Bruxelles* ou à quelque autre ville de la *Flandre autrichienne*, pour y traiter des moyens de pro-

curer une pacification générale ; — ſi l'on peut obtenir la paix aux conditions énoncées ci-deſſus ou à quelques autres plus agréables aux parties contendantes, — que les grandes Puiſſances de l'*Allemagne*, l'Impératrice de *Ruſſie*, les Rois de *Suede* & de *Dannemarc*, s'en rendent ſolemnellement garantes.

REMARQUES.

Remarque I. Le plan que je viens de tracer pour une pacification générale n'eſt pas préſenté comme le *meilleur abſolument* en lui-même, mais ſeulement comme le plus praticable & probablement le plus facile a faire adopter aux parties contendantes. Car, lorſqu'il y a tant de différentes préventions à combattre, l'homme qui eſpere avoir quelque ſuccès doit tenir un certain milieu, de ſorte que chacune des parties puiſſe avoir quelque ſatisfaction, quoiqu'il ne ſoit pas poſſible de contenter entierement leurs deſirs extravagans.

Le meilleur ſyſtême, le meilleur au moins pour l'*Angleterre*, auroit été de renoncer tout d'une fois à tous les domaines étrangers, — & de s'être confié uniquement à la bonté & au bon

marché de nos manufactures, & au long crédit que nous pouvons donner pour en procurer la *vente* dans ces Gouvernemens *abdiqués*, auſſi bien que dans les autres pays; — en ſecond lieu de s'être repoſé ſur la force de nos grands capitaux, & l'influence prépondérante du bon *prix* & du bon *payement* pour acheter toute ſortes de denrées & de commodités, de quelque nation que ce ſoit, — & en troiſieme lieu d'avoir tenu nos forces, tant par terre que par mer, concentrées ſur nos côtes, au lieu de les divertir en expéditions étrangeres, les ayant toujours à portée & prêtes pour nous défendre contre toute invaſion. C'auroit été là, dis-je, le ſyſtême le meilleur & le plus ſage. — J'oſerai dire plus: c'eſt le ſeul plan auquel nous puiſſions recourir dans la très-critique & très-dangereuſe circonſtance où nous nous trouvons; preuve évidente qu'il n'eſt beſoin dans aucun tems de recourir à d'autres meſures! Toutefois, quand les hommes ont été tenus longtems dans les ténebres, ou quand ils ont voulu eux-mêmes reſter dans l'aveuglement durant des ſiecles, l'on doit les traiter ſelon la nature de leur mal. Leurs yeux étant trop foibles pour ſoutenir l'éclat de la lumiere, c'eſt une néceſſité de l'y introduire par degrés. Et

comme cette conſidération eſt importante, recevez-la, je vous prie, comme une excuſe de ne vous avoir pas propoſé un meilleur ſyſtême.

Remarque II. Si *Minorque* étoit remiſe entre les mains de la Maiſon d'*Autriche*, comme je l'ai propoſé dans le plan précédent ; qu'on en fît un magazin commun & un port libre pour toutes les nations, il en réſulteroit un grand bien pour tout le monde politique & commerçant, & il ſeroit difficile de dire quel grand mal pourroit occaſionner une telle meſure; car, en premier lieu, comme Sa Majeſté Impériale a beſoin d'un tel port pour être une eſpece de dépôt intermédiaire entre la *Flandre* & la *Dalmatie*, —— une ouverture de cette nature, faite d'une maniere convenable à ce Prince, pourroit le porter vivement à offrir ſa médiation pour arranger les débats actuels, & à propoſer une de ſes villes de Flandre pour aſſembler le congrès.

En ſecond lieu, il n'eſt aucune Puiſſance, aucun Potentat, & même aucun individu, qui pourroit trouver mauvais qu'on ouvrît ainſi un marché général pour toutes les nations; car, comme toutes auroient également la liberté d'y

venir & d'en ſortir, toutes en retireroient du bénéfice, de maniere ou d'autre, les unes plus, les autres moins; — mais aucune n'en ſouffriroit. — Certainement les *Anglois* n'auroient pas lieu de ſe plaindre; car ils y auroient la même liberté qu'ils ont maintenant, avec beaucoup plus de bénéfice, ſans un ſol de dépenſe, &, qui plus eſt, ſans cauſer ni craintes ni jalouſies aux autres Puiſſances. L'Empire de *Ruſſie* s'en trouveroit bien, parce qu'un dépôt ſemblable entre les extrémités de ce vaſte Empire, c'eſt-à-dire entre *Petersbourg* & *Aſoph*, (ſi les *Turcs* vouloient accorder la liberté de la navigation à travers les *Dardanelles*) procureroit aux *Ruſſes* à peu près le même avantage qu'aux ſujets de la Maiſon d'*Autriche*. Et quant à la *France*, l'*Eſpagne*, l'*Italie*, & aux deux côtés de la *Méditerranée*, pour ne rien dire du Nord de l'*Europe*, il eſt de la plus grande évidence que toutes ces contrées retireroient des avantages conſidérables d'un tel établiſſement; que la *France* en particulier en retireroit de plus gros bénéfices que tous les autres pays, parce qu'elle auroit le plus d'effets & de marchandiſes à expoſer à ce marché univerſel, & le moins de beſoins à ſuppléer, par

conſéquent le moins d'achats à faire; & la balance ſeroit d'autant plus en ſa faveur.

En 3e. lieu, la poſſeſſion d'une place telle que *Minorque*, par la Maiſon d'*Autriche*, ne pourroit cauſer aucun ombrage fondé à aucune Puiſſance navale; car, quoique le Chef de cette maiſon ait toujours été deſireux de ſe former une marine, il lui ſera toujours impoſſible de ſatisfaire ſes vœux, tant qu'il n'aura que les trois ports d'*Oſtende*, de *Trieſte* & de *Mahon*, ces ports étant ſitués à près de quatre cents lieues l'un de l'autre. En conſéquence, il ne devroit avoir d'autres vues que la paix & le commerce, dès qu'il ſeroit queſtion de *Minorque*, quelque plan d'expédition militaire qu'il pût d'ailleurs former.

En 4e. lieu, le commerce étant le ſeul objet dont on devroit s'occuper en ce cas, Sa Majeſté Impériale pourroit y entretenir une garniſon à très-peu de frais, peut-être même ſans aucun frais; car, comme ce marché général attireroit de tous les pays des hommes actifs & induſtrieux, il s'en établiroit un ſi grand nombre dans l'Iſle, qu'en peu elle ſeroit auſſi peuplée qu'une ruche d'abeilles. Un im-

pôt fort modique, ou une légere taxe ſur les articles de conſommation, défrayeroient aiſément les charges du Gouvernement civil, s'ils étoient impoſés avec diſcernement; &, de plus, ſuffiroient probablement à l'entretien d'une garniſon de 2500 hommes, à juger d'après la maniere dont les troupes *Autrichiennes* ſont vétues, nourries & payées, — non d'après les dépenſes des troupes & des garniſons *Angloiſes*.

En 5e. lieu, quelque avantage que pût procurer aux autres pays l'ouverture de la communication dont eſt ici queſtion, celui qui en réſulteroit pour le Royaume de *Hongrie* ſeroit encore plus conſidérable. Tout le monde convient que ce beau pays eſt le plus fertile de la terre; cependant il eſt, en quelque maniere, reſté juſqu'à préſent comme une terre inconnue pour le monde commerçant; ce qui vient de deux grands inconvéniens. Le premier eſt le ſyſtême féodal qui y regne ainſi que dans les Provinces voiſines avec encore plus de violence qu'en aucune autre partie de l'Europe, la Pologne exceptée. Aujourd'hui, Monſieur, un Baron *féodal* avec ſes cent vaſſaux ſur ſes terres (eſclaves véritables) uſe & conſomme moins de

la plupart des choſes néceſſaires & commodes & encore moins de celles de pur agrément, c'eſt-à-dire que lui & ſes miſérables vaſſaux, relativement au commerce, ne ſont pas d'auſſi bons chalands, qu'un gentilhomme *François* avec vingt-cinq tenanciers, ou quelque riche *Anglois* avec quinze. Et, comme Sa Majeſté Impériale abolit, auſſi promptement qu'elle peut, & autant que les circonſtances le permettent, tout ce qui tient à la ſervitude, — Elle ouvrira par ce moyen de nouvelles ſources de commerce & de richeſſes beaucoup plus avantageuſes que ne ſeroit la découverte de quelque pays éloigné, ou l'établiſſement de quelque Colonie dans des déſerts lointains. Le ſecond inconvénient pour la *Hongrie* eſt le manque de communication avec le reſte de l'*Europe*, faute d'un port commode. Ce mal ſera réparé en grande partie par la meſure que je propoſe ici; car l'établiſſement d'un marché général à *Minorque*, où les productions & les manufactures de toutes les contrées pourront être dépoſées & échangées, opérera, pour ainſi dire, le même effet que ſi la *Hongrie* étoit changée de place & portée plus proche de ces contrées, ou ſi ces contrées étoient placées plus près de la *Hongrie*. Je dis qu'il en réſulteroit à peu près les mêmes

effets

effets pour le commerce. Et alors les richeſſes de la *Hongrie*, au moyen d'une circulation réguliere & bien combinée d'induſtrie & de travail, deviendroient les richeſſes de ces pays;— ſurtout de la *France* & de l'*Angleterre*, ces grands Etats commerçans; — et, par la même raiſon, les richeſſes de la *France* & de l'*Angleterre* deviendroient les richeſſes de la *Hongrie*. — Cela veut dire *en bon Anglois*, qu'une nation deviendroit d'autant meilleure pratique pour l'autre qu'elle acquerroit plus de richeſſes.

Cette circulation mutuelle de travail & d'induſtrie eſt le *grand & fondamental principe dans la ſcience de la politique & du commerce*; on ne ſauroit jamais trop l'inculquer. Oh! quel fleuve de ſang on auroit épargné dans tous les ſiecles, ſi l'on y eût donné l'attention convenable!

Remarque III. La ſeule choſe, dans la révolte des Colonies, qui intéreſſe véritablement l'honneur de l'*Angleterre*, eſt d'aſſurer quelque place de retraite & de ſureté aux *Américains* loyaliſtes contre la rage de leurs perſécuteurs républicains, altérés de ſang. Le plan précédent pourvoit ſuffiſamment à leur ſureté. — Comme tout leur crime eſt d'avoir fait leur devoir & d'être fideles à leurs en

gagemens envers le Gouvernement le plus doux qui ſoit au monde, —— le tems viendra ſurement que les perſécuteurs de ces loyaliſtes les regarderont d'un œil différent; qu'ils ne verront plus en eux que leurs plus fideles conſeillers qui auroient ſauvé leur pays de la ruine, ſi le bon ſens & la ſaine politique. . . pour ne pas dire la bonne foi, l'honneur & la conſcience, euſſent pu faire entendre leurs voix. Permettez-moi de vous dire encore que, lorſque la main du tems aura abattu l'Auteur de ces papiers, ſuccombant déjà ſous le poids des années & des infirmités... peut-être Monſieur NECKER même ne dédaignera pas de dire: „ Quelle „ pitié qu'on n'ait pas fait plus d'attention à „ l'avis du DOYEN de GLOCESTER! Ses obſer„ vations étoient juſtes; —— la guerre où „ nous nous ſommes engagés ſi profondément, „ & que nous faiſions avec autant d'imprudence que de zele, n'a cauſé que des maux „ conſidérables & de longue durée à TOUS les „ partis, à la *France* en particulier, ſans aucun „ bien pour aucun."

Il m'importera peu pour lors que vous daigniez on ne daigniez pas lire mes ouvrages; mais j'ai maintenant la ſatisfaction de vous conſidé-

rer comme mon collaborateur dans le précieux ouvrage de la paix. Pluſieurs paſſages de votre livre montrent évidemment que vous prenez un généreux intérêt à toute l'eſpece humaine & que vous êtes patriote dans le meilleur ſens de ce mot: *Ami de l'humanité.*

Toujours jaloux d'être lié d'affection avec tous ceux de ce caractere, j'ai l'honneur de me dire,

Monſieur,

Votre très-reſpectueux, très-devoué & très-obéiſſant ſerviteur,

JEAN TUCKER.

WAR DEPARTMENT
RECEIVED
SEP 7 1895
LIBRARY.

POSTSCRIPT.

Au moment où cette derniere feuille s'imprimoit, la nouvelle eſt arrivée que le brave Lord Cornwallis & ſa petite armée ont été obligés de ſe rendre aux forces ſupérieures de deux Puiſſances combinées. — Je ne ſais que dire à cette occaſion. Il ſeroit contre la bienſéance de féliciter ma patrie de la défaite qu'elle vient d'eſſuyer. — Et cependant ſi cette défaite ſe terminoit par une ſéparation totale de l'*Amérique*, ce ſeroit un des plus heureux évenemens qui ſoient jamais arrivés à la Grande-Bretagne. Je n'ai aucun droit de vous féliciter de cette victoire, encore moins de vous en faire un compliment de condoléance, quoique ce dernier parti ſeroit le plus convenable. Le tems montrera ce que vous avez gagné & ce que nous avons perdu à la pourſuite de la préſente guerre. L'*Anglois* a été trop longtems dans l'habitude de *jouer au perdant;* c'eſt actuellement le tour des *François*.

WAR DEPARTMENT
RECEIVED
SEP 7 1895
LIBRARY.

T.

le s'impri-
brave Lord
obligés de
deux Puiſ-
dire à cet-
nſéance de
elle vient
défaite ſe
e l'*Améri-*
venemens
Bretagne.
r de cette
faire un
ue ce der-
Le tems
& ce que
a préſente
tems dans
t actuelle-